

Lettres

du Bas-Canada



Vol. XIV — N° 3

Septembre 1960

L'IMMACULÉE-CONCEPTION
MONTREAL-34, CANADA

Avec nos petites vues humaines, c'est le contraire qui nous aurait paru vraisemblable. Les Onneiouts surpassaient leurs voisins en cruauté, en sornioiserie et en astuce¹². Ils se vantaient dans le sang. Le genièvre hollandais du fort Orange chauffait à blanc le paganisme général. Après chaque visite du trafiquant étranger, des tribus entières se livraient à des orgies de quatre ou cinq journées, qui quelques années après duraient davantage¹³. Comme les barriques crachaient l'eau-de-vie, même les femmes, gobelet à la main, se bousculaient et exigeaient bruyamment leur part. Personne ne s'occupait des repas et les feux s'éteignaient dans les cabanes. Ceux qui ne voulaient pas participer à ces beuveries disparaissaient dans les champs ou dans les bois, et s'ils avaient du cœur emmenaient avec eux leurs enfants. La nuit, le guerrier à la peau de bronze, culbuté par la boisson, souillait à son contact la cendre froide des âtres morts.

Comment en de telles circonstances souvent répétées, Gandiakteua a-t-elle pu vivre sans péché grave ? La « tante » qui l'avait adoptée, elle, une étrangère, devait être une bonne âme. Au cours de ces soûleries générales, elle lui permettait sans doute de s'éloigner. Peut-être sa vraie mère, esclave comme elle dans ce même village, lui donnait-elle le bon exemple. Surtout la grâce de Dieu jetait autour d'elle le rempart invulnérable de sa force et jamais Gandiakteua n'accepta de bouger hors de cette enceinte.

La Rome impériale se targuait de ses vestales. Avant que l'homme à la peau blanche avec sa passion pour les peaux de castor, de martre et de raton-laveur n'ait jeté le filet de l'ivrognerie sur les Indiens de l'est de l'Amérique, ces derniers estimaient hautement la chasteté. Aussi tard que le mois d'avril 1719, le général James Clinton de l'armée révolutionnaire étatsunienne écrivait au colonel Van Schaick : « Ils ne violent jamais la chasteté d'aucune prisonnière¹⁴. » Quoi qu'il en soit,

12. Th. LI, p. 122.

13. Q. 1668, p. 12; Th. LI, p. 216, et LXI, p. 122: « Ils ne sont Ivrognes que depuis qu'ils fréquentent les françois et les holandois... »

14. J. N. B. HEWITT. Cf. « Women », dans *Handbook of American Indians North of Mexico* (dans Bulletin 30 of Smithsonian Institution, Bureau of American Ethnology: 59th Congress, 1st Session House of Representatives, Doc. No. 926). Edited by Frederick Webb Hodge, Washington Government Printing Office, 1910, v. 2, p. 972.

peu auparavant par le P. Simon Le Moyne⁸, sollicite doucement les assiégés de capituler⁹:

— Le Maître de la vie combat pour nous, dit-il; vous êtes perdus si vous résistez.

— Quel est ce Maître de nos vies? demandent les Chats. Nous n'en reconnaissons pas d'autres que nos bras et nos haches!

La lutte s'engage, longue et ardue, et l'on se bat avec courage de part et d'autre. Les assiégeants s'avisent d'employer leurs canots comme des boucliers: ils les portent devant eux, et à la faveur de cet abri, les voilà au pied du retranchement. Ils s'en servent ensuite comme d'échelles pour escalader la muraille. C'est ainsi que les Onnontagués entrent dans le fortin et y font un tel carnage de femmes et d'enfants, qu'ils ont du sang jusqu'aux genoux¹⁰.

Gentaïeton, le seul village érié dont le nom nous soit parvenu — justement à cause de Gandiakteua — se vit raser de fond en comble. Parmi les survivants de cette guerre d'extermination, achevée en 1656 avec l'anéantissement de la Nation des Chats, Gandiakteua et sa mère sont entraînées comme esclaves à la bourgade de Ganouaroharé (un-crâne-se-trouve-attaché-au-faute), appelée aussi plus simplement Onneiout¹¹.

Heureusement pour ces deux femmes et pour les autres vaincus dont on épargna la vie (un groupe en comprenait 600), l'esclavage mentionné par les écrivains contemporains s'atténuait parfois en quasi-adoption. En ce cas, après des épreuves jugées satisfaisantes, chaque nouveau membre de la tribu remplaçait soit un époux disparu, soit une épouse, soit un fils ou une fille, et se trouvait du fait investi de ses droits et de ses devoirs. Aux yeux de sa nouvelle parenté, aux yeux de Gandiakteua elle-même et de sa mère, bon gré, mal gré, elles étaient devenues à toutes fins pratiques des Iroquoises. Par les sentiers et les chemins les plus inattendus, Dieu dans son infinie bonté, sans même qu'elle s'en doutât, conduisait Gandiakteua à la vraie lumière, à la religion de « ceux-qui-font-le-signé-de-la-croix ».

9. Q. 1656, p. 30; Th. XLII, p. 180.

10. Q. *ibidem*; Th. *ibidem*, p. 182.

11. Th. LXI, 1679, p. 195; Th. LI, p. 120: Lettre du P. Jacques Bruyas du 21 janvier 1668 où il décrit Onneiout.

Eût-il vécu à Athènes pendant l'époque classique, la ~~jeune~~ ^{on l'aurait} ~~étudierait~~ aujourd'hui ses discours dans des anthologies bien reliées. Au début de 1647, aux frontières de la Huronie, les Hurons l'avaient fait prisonnier, mais grâce à son éloquence il s'était fait relâcher. Il se montre aussi éloquent maintenant avec ses nouveaux ennemis. Dans un grand conseil, les Chats décident de le donner à la sœur d'un des délégués tués par les Tsonnontouans. Avec son verbe ensorceleur, ils espèrent que par reconnaissance Annenraes leur obtienne une nouvelle paix avec les Iroquois. La femme à qui ils ont pensé le livrer comme esclave est alors absente, mais les chefs, convaincus qu'à son retour elle agréerait leur proposition, revêtent Annenraes splendidement selon son rang et lui apprêtent un grand repas. Quand la sœur du mort arrive, on la met au courant. Elle éclate en larmes et malgré l'effondrement des plans de paix, elle refuse d'accueillir le captif dans sa cabane: il faut le tuer! N'est-il pas en partie responsable de la mort de son frère?

A regret, les Chats l'arrachent des chaudrons où mijotent des viandes appétissantes, lui retirent ses beaux habits et le mènent au bûcher. Comme les flammes l'enveloppent, il s'écrie qu'on va brûler tout un peuple en sa personne et que, sous peu, on le vengerait cruellement. Plus que tout le reste, cette mort pesa sur l'existence entière de Gandiakteua. « Les Iroquois, lit-on dans la *Relation* de 1656, se mettent promptement en chemin pour aller prendre raison de cet affront ⁷. »

Aux premiers jours d'automne, dans leurs lourds canots d'orme, douze cents guerriers des Cantons supérieurs pénètrent au cœur du territoire ennemi, sans doute par la Cattaraugus ou par le cours supérieur de l'Allégani. Pris au dépourvu, les Chats s'enfuient, puis résistent désespérément ⁸. Ils improvisent une palissade que les Iroquois emportent d'assaut, non sans des pertes considérables des deux côtés. Les deux chefs envahisseurs s'étaient vêtus à la française pour épouvanter l'adversaire. Un effet du chic masculin de l'époque que n'avaient guère prévu les ~~grands~~ tailleurs de Paris! Avant l'attaque, un des deux ainsi accoutrés, Jean-Baptiste Ochiongueras, baptisé

7. Q. 1656, p. 30 et 31; Th. XLII, p. 178.

8. Q. 1654, p. 17 et 18; Th. XLI, p. 121 et 122.

Gandiakteua le suivait attentivement. Jamais elle ne s'imaginait qu'elle verrait les siens tués et dispersés et elle-même l'esclave de l'adversaire.

A vrai dire, ces années-là, une paix incertaine prévalait entre les Chats et les Iroquois supérieurs — Tsonnontouans, Goyoguins, Onnontagués — et les Onneiouts ⁴. Comme à l'accoutumée, en 1653, on délégua trente Eriés ou Chats à titre de représentants de la nation à la capitale des Tsonnontouans en vue de renouveler le traité de paix. Pendant cette réunion des grandes tribus iroquoises, il y a plus de trois siècles, on apprit soudain qu'un Tsonnontouan venait de mourir sous la main d'un Chat. Aussitôt ce fut une scène d'affreux désordre. Les cris de guerre déchirent la tranquillité des loges et les tomahawks s'abattent sur le crâne de vingt-cinq des émissaires. Dans le tohu-bohu, les cinq derniers s'écourent inaperçus vers la forêt.

Une fois éloignés ~~des cabanes~~ ^{du village} de la mort, en vitesse les évadés rentrent chez eux. Telle une lame de fond, ce malheur s'écrase avec fracas sur tous les foyers. Gandiakteua, les yeux ~~ouverts~~ tout ronds, écoute le récit du massacre. Son père est-il au nombre des morts ? Nous n'en savons rien : son nom n'apparaît nulle part dans les sources qui la concernent. Déjà dans son village de Gentaïeton, la première place forte des siens, les guerriers se barbouillent le visage au gras et à la peinture rouge ⁵. Quelques heures plus tard, les Chats filent sur le sentier de la guerre.

Calin d'abord, le succès les favorise. Ils attaquent et mettent à sang et à feu une place des Tsonnontouans. Peu après, un des assaillants découvre une guerilla iroquoise de retour des Grands Lacs. A l'improviste ils se jettent sur elle et avec leurs flèches empoisonnées abattent l'arrière-garde, une compagnie entière de quatre-vingts hommes d'élite. La belle vengeance ! Exaltés par cette réussite, leurs coureurs enlèvent aux Onnontagués à la porte même de leurs bourgades, Annenraes, un de leurs plus grands capitaines ⁶.

4. Q. 1655-1656, p. 30; Th. XLII, p. 176.

5. Th. LXI, 1679, p. 195 et 270.

6. Q. 1654, p. 10; Th. XLI, p. 80 et 81.

Les deux fondateurs

Au milieu du XVII^e siècle, au delà des Cinq-Cantons iroquois sur la rive sud du lac Érié, la nation des Chats ou, si vous préférez, des Pumas ou des Panthères, avait élevé ses villages. Les femmes, fortes et souples cultivaient leurs champs de maïs à l'ombre de robustes palissades qui protégeaient leurs cabanes. Comme les Hurons et les Neutres et les lointains Oyatageronnons¹, ces Indiens parlaient un dialecte iroquois aussi beau que compliqué, semblable à celui des Tsonnontouans dont, sans doute, ils provenaient.

Ce peuple brave et friand de batailles est disparu de la face de la terre². Non pas, cependant, avant d'avoir laissé au monde une fleur de rare beauté — Catherine Gandiakteua. C'est à elle et à son mari François-Xavier Tonsahoten que le Lys des Agniers, la vénérable Kateri Tekakwitha, se trouve directement redevable pour la fondation de la Mission Saint-François-Xavier, face à Montréal.

Pendant les longues soirées d'hiver, comme les gros flocons de neige enrobaient paresseusement la terre de leur gloire immaculée, les vieux conteurs dans les huttes des Ériés remplissaient les heures vides avec le récit aux allures épiques de sanglants combats longtemps terminés³. Souvent les yeux noirs des auditeurs étincelaient de contentement alors qu'ils revivaient ainsi les victoires de leurs aïeux sur l'Iroquois ennemi. Jusqu'au moment où le narrateur recevait deux ou trois feuilles sèches de pétun dans une blague en peau de daim, la petite

La lettre Q. qui précède une référence renvoie aux *Relations des Jésuites*, Édition de Québec (1858); les lettres Th. à la collection « Thwaites »: *The Jesuit Relations and Allied Documents* (1896-1901).

1. Connus aux États-Unis sous le nom de *Cherokees*.

2. William M. BEAUCHAMP, S. T. D., *A History of the New York Iroquois Now Commonly Called the Six Nations* (dans *New York State Museum, Bulletin* 78, Archeology 9). Published monthly by the University of the State of New York, Bulletin 329), Albany, February 1905, p. 204.

3. IDEM, p. 141 et 142.

b) *Documenta indica* (1540-1566). 6 t. (1948-1960).

II. — Missiones occidentales

a) *Monumenta antiquae Floridae* (1566-1572). 1 t. (1946).

b) *Monumenta mexicana* (1570-1585). 2 t. (1956-1959).

c) *Monumenta peruana* (1565-1581). 2 t. (1954-1958).

d) *Monumenta Brasiliae* (1538-1563). 3 t. (1956-1958).

Jean-François GILMONT, S. J.

Louvain, le 25 mars 1960.

saint. 2 t. (1899-1913). La correspondance de Xavier a été rééditée dans la section missionnaire (cf. *infra*).

b) *Fabri Monumenta* (1534-1546). En plus de la correspondance du bienheureux, on y trouve son Mémorial dans une édition malheureusement insuffisante au point de vue critique. 1 t. (1914-1915).

c) *Lainii Monumenta* (1537-1565). La correspondance de Laínez, notamment celle de son généralat, est incomplètement publiée. 8 t. (1912-1917).

d) *Epistolae P. Salmeronis* (1541-1584). 2 t. (1906-1908).

e) *Epistolae PP. Broeti, Iaii, Coduri et Roderici* (1537-1577). 1 t. (1904-1905).

f) *Bobadillae Monumenta* (1537-1590). Lettres et divers écrits du Père, notamment son autobiographie. 1. t. (1913-1914).

g) *S. Franciscus Borgia* (1510-1572). L'ensemble contient des documents sur la famille du duc, sur sa vie dans le monde et dans la Compagnie; toute la correspondance rédigée pendant son généralat n'a pas été éditée. 5 t. (1894-1911).

h) *Epistolae P. Nadal* (1546-1574). Outre les lettres, on trouve dans ces volumes un choix d'instructions et de notes spirituelles. 4 t. (1898-1905). Un cinquième tome est en préparation.

i) *Polanci complementa* (1540-1577). Il s'agit de la correspondance personnelle de Polanco, principalement de celle qu'il rédigea comme Vicaire général en 1573, et comme Visiteur de Sicile. Ce volume contient aussi quelques diaires et instructions spirituelles. 2 t. (1916-1917).

j) *Ribadeneyrae epistolae, aliaque scripta* (1545-1610). Le volume comprend les « Confessions » de Ribadeneyra et sa correspondance, dans une édition fort incomplète. 2 t. (1920-1923).

4. « MONUMENTA MISSIONUM SOCIETATIS IESU »

I. — Missiones orientales

a) *Epistolae s. Francisci Xaverii* (1535-1552). Réédition complètement refondue de la correspondance du saint. 2 t. (1944-1945).

b) *Litterae Quadrimestres* (1546-1562). Ce sont les relations des « choses édifiantes » que chaque maison devait envoyer tous les trois mois à Rome. 7 t. (1894-1932).

c) *Epistolae Mixtae* (1537-1556). C'est la collection des lettres reçues par saint Ignace de toutes sortes de personnes. 5 t. (1898-1902).

d) *Monumenta Paedagogica* (1541-1586). Ce volume, fort insuffisant, contient les documents préparatoires à l'édition du *Ratio Studiorum*. 1 t. (1901). Une réédition critique est en préparation.

2. « MONUMENTA IGNATIANA »

Ser. 1. *Epistolae et instructiones* (1524-1556). La correspondance du saint ainsi que les instructions rédigées en son nom. 12 t. (1903-1913).

Ser. 2. *Exercitia et eorum Directoria* (1524-1599). Cette première édition (1 t., 1919) est en cours de refonte. La nouvelle série comprendra deux volumes: — *Exercitia spiritualia* (en préparation). — *Directoria Exercitiorum spiritualium* (1540-1599) déjà paru, 1 t. (1955).

Ser. 3. *Constitutiones Societatis Iesu* (1538-1558). Trois volumes contenant les documents préparatoires aux Constitutions, les différentes rédactions espagnoles et la traduction latine. 3 t. (1934-1938). Un tome de *Regulae S. I.* (1540-1556) les complète. 1 t. (1948).

Ser. 4. *Scripta de s. Ignatio* (1541-1623). Les deux volumes (1904-1918) qui comprenaient presque uniquement des inédits sont actuellement réédités dans une nouvelle série qui se divise en:

— *Fontes narrativi de s. Ignatio* (1538 - début XVII^e s.). Ce sont les récits et les souvenirs sur la vie du saint. 3 t. (1943-1960).

— *Fontes documentales de s. Ignatii vita*. Cette section contiendra les documents d'archives: actes et procès (en préparation).

3. LES ŒUVRES DES PREMIERS COMPAGNONS

a) *Monumenta Xaveriana* (1535-1634). Ils contiennent, outre les écrits de Xavier, différents documents sur la vie du

furent reçus par Pie XI. Celui-ci leur dit l'intérêt qu'il portait à la collection des *MHSI* et rappela avec humour le travail que lui avait procuré cette publication lorsque, bibliothécaire de l'Ambrosienne et de la Vaticane, il avait eu à compléter les tomes et à relier les fascicules des multiples séries; il recommanda de numérotter tous les tomes et l'on peut constater que c'est à partir de cette suggestion que les volumes ont leur numéro d'ordre.

Pie XII tint également à concrétiser dans une attention particulière les souhaits qu'il formula en 1944 lors du cinquantenaire de la collection. Durant l'audience, il avait demandé au directeur comment ces tomes coûteux avaient pu être édités dans des temps si difficiles. Le P. Leturia lui répondit qu'ils avaient utilisé jusqu'alors des réserves de papier datant d'avant-guerre, mais que ces réserves étaient épuisées et l'on ne savait que faire. Le souverain Pontife lui répondit aimablement qu'il fournirait le papier; ce don généreux permit de publier les tomes parus de 1944 à 1949.

Aperçu général du travail accompli

L'activité de l'Institut historique se marque donc dans quatre sortes de publication: la collection de sources historiques, les *MHSI*, ensuite la revue semestrielle, l'*Archivum historicum Societatis Iesu*, enfin les deux collections de livres, les monographies formant la *Bibliotheca Inst. Hist. S. I.*, les bibliographies et instruments de travail groupés dans les *Subsidia ad historiam S. I.*

Détaillons le travail réalisé par les *MHSI*. Pour plus de facilité, nous avons groupé les titres en quatre parties; deux d'entre elles seulement proviennent des éditeurs. Nous indiquons, après le titre du livre, la période couverte par le contenu et, après des indications sur les documents réunis, le nombre de tomes et les années de publication.

1. LES SOURCES GÉNÉRALES DE L'HISTOIRE DE LA COMPAGNIE PRIMITIVE

a) *Chronicon Polanci* (1491-1556). Il s'agit d'une vie du fondateur de la Compagnie et de la chronique des premières années de l'Ordre. 6 t. (1894-1897).

avait déjà étudié les documents à publier. Les trois premiers volumes des *Monumenta Brasiliae* ont été publiés en trois ans.

Plusieurs autres séries sont en préparation: les documents canadiens seront étudiés par le P. Lucien Campeau, ceux de Nouvelle-Grenade par le Colombien Juan Manuel Pacheco.

Les volumes de cette série missionnaire montrent bien que l'intérêt de cette section ne se limite pas à l'étude des missions et de leur progrès, mais ces documents ouvrent des perspectives très intéressantes sur la vie religieuse et culturelle de l'Europe, à travers les textes où il est question de la vocation des missionnaires, de l'organisation des expéditions, de la propagande dans le vieux continent.

Du point de vue critique, les *MHSI* ont accompli, depuis la seconde guerre mondiale, des progrès continuels. Notons en premier lieu deux détails: à partir de 1943, le nom des éditeurs est imprimé dans les volumes publiés et, en 1956, dans le volume des *Monumenta Brasiliae*, le P. Leite rédigeait son introduction et ses notes, non plus en latin, mais en langue vivante, en portugais. Cette manière de faire sera désormais utilisée dans les volumes destinés principalement à un public déterminé. Ces détails marquent le désir de rejoindre les usages scientifiques de nos contemporains, mais plus importante encore est l'amélioration de la technique de publication. Tous les ouvrages comportent désormais une introduction générale permettant de reconstituer l'histoire des documents et de se guider dans l'utilisation de ceux-ci, ainsi qu'une introduction particulière à chaque texte publié. Dans ces quelques notes qui précèdent les différents documents, on trouve la liste des auteurs qui ont traité critiquement du texte publié, la liste des manuscrits et des éditions antérieures, éventuellement des remarques sur l'auteur et la datation du document, quelques éclaircissements historiques. De plus, il y a toujours des indications sur la portée du document ainsi que des précisions sur l'édition.

Bienveillance pontificale

Nous rappellerons, en terminant, que les *MHSI* ont reçu des marques de l'intérêt paternel que leur portaient deux papes. En 1932, les divers membres de l'Institut récemment fondé

puis travailla à la publication des documents: six volumes ont déjà paru qui couvrent les 23 premières années de missions (1540-1566). Parallèlement, on a songé à la publication des sources de l'histoire des missions japonaise et chinoise: l'Allemand Josef Schütte a été chargé de la première, le Hongrois József Sebes de la seconde.

La section occidentale comprend, outre le Brésil, les missions très anciennes du Mexique et du Pérou, lesquelles ont ensuite proliféré dans différentes directions. Du Mexique vers les Philippines et la Californie; du Pérou vers la Nouvelle-Grenade, le Paraguay et le Chili.

La publication des documents relatifs au Mexique fut confiée à l'Espagnol Félix Zubillaga. Celui-ci a débuté par l'étude de l'ancienne mission de Floride qui ne fut que temporaire et comme une préparation de celle du Pérou. L'édition des *Monumenta antiquae Floridae* fut doublée de la publication d'une monographie²². Ce rédacteur fit ensuite un long séjour en Amérique du Nord dans le but de rassembler une documentation sur le Mexique. Depuis, les deux premiers tomes des *Monumenta mexicana* ont paru (1570-1585). Au cours de son passage aux États-Unis, le P. Zubillaga rencontra le P. Ernest J. Burrus, qu'il ramena à l'Institut historique. Ce dernier devait être chargé d'étudier la mission de Californie. Il a déjà publié plusieurs études sur cette mission²³.

Une autre mission importante d'Amérique fut celle du Pérou. Le P. Antonio de Egaña a été chargé de cette section. Deux tomes de *Monumenta peruana* (1565-1581) sont le fruit actuel de son travail.

Le Portugais Serafim Leite était déjà l'auteur d'une importante histoire de la Compagnie de Jésus au Brésil²⁴ lorsque la publication des sources de cette histoire lui fut confiée par le P. de Dalmases. Ce travail lui fut d'autant plus aisé qu'il

22. F. ZUBILLAGA, *La Florida. La Misión jesuitica (1566-1572) y la colonización española*, 1941 (= Bibliotheca Instituti, n° I).

23. Notamment: F. J. ALEGRE, *Historia de la Compañía de Jesús en Nueva España*. Nueva edición por E. J. BURRUS y F. ZUBILLAGA. Deux tomes ont déjà paru: 1956, 1958 (= Bibliotheca Instituti, n° IX, XIII).

24. S. LEITE, *História da Companhia de Jesus no Brasil*, 10 vol. Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, & Lisboa, Livraria Portuguesa, 1938-1950.

En dehors de la série ignatienne, plusieurs volumes sont en préparation: un cinquième tome de textes de Nadal a été demandé au P. Miguel Nicolau, tandis que le P. Ladislav Lukács prépare une édition critique du *Ratio Studiorum* et des textes qui l'ont préparé.

Les « Monumenta Missionum Societatis Iesu »

Le travail important du P. Leturia devait être l'organisation de la section missionnaire. Il fallait surtout former de jeunes historiens. Le directeur des *MHSI* en dirigea plusieurs dans leur thèse de doctorat aux facultés d'Histoire ecclésiastique et de Missiologie à l'Université Grégorienne. Ces deux facultés furent fondées en 1932 et l'organisation de la première releva du P. Leturia.

La section missionnaire des *MHSI* fut divisée en deux ¹⁹. D'une part les missions orientales comprennent les régions évangélisées par saint François Xavier, les Indes, les Moluques, le Japon et la Chine; d'autre part les missions occidentales représentent le Brésil et les missions espagnoles du Mexique et du Pérou.

L'Allemand Georg Schurhammer fut d'un grand secours pour la section orientale. Il apporta en prêt de la rédaction des *Katholischen Missionen* de Bonn une bibliothèque spécialisée sur l'Orient. Avec la collaboration du Suisse Josef Wicki, il publia, en 1944 et 1945, les deux premiers tomes de la série missionnaire. Cet ouvrage, extrêmement fouillé, est une réédition de la correspondance de saint François Xavier, déjà parue dans les *Monumenta Xaveriana* ²⁰.

Mis en train par cette publication, le P. Wicki s'est consacré aux *Documenta Indica*. Il commença par éditer l'histoire de la Compagnie aux Indes orientales d'Alessandro Valignano ²¹

19. On trouvera un aperçu du travail réalisé dans les *Monumenta missionum* dans E. LAMALLE, *Pour une édition systématique des relations et des lettres des Missionnaires Jésuites en Amérique*, dans *Studi Colombiani*, t. II, Genova, 1951, p. 603-610.

20. « Jamais, me semble-t-il, écrit M. Ricard, professeur en Sorbonne, les *Monumenta Historica* ont mérité aussi exactement leur nom que par cette nouvelle édition de la correspondance de saint François Xavier. Car ces deux volumes sont un monument dans tous les sens du mot, un admirable monument de patience, de labeur, de savoir et de probité. Tout a été cherché, tout a été fait, tout a été scruté et étudié. » (dans *Archiv. Hist. S. I.*, 15, 1946, p. 117.)

21. A. VALIGNANO, *Historia del principio y progreso de la Compania de Jesus en las Indias Orientales* (1542-1564). Herausgegeben. v. J. WICKI, 1944 (= Bibliotheca Instituti, n° II).

lettres et instructions qu'a laissées le fondateur de l'Ordre; la seconde, consacrée aux Exercices et à leurs Directoires, était constituée par le volume édité en 1919 par le P. Codina; nous venons de parler de la troisième section sur les Constitutions et les Règles; enfin, dans deux tomes, on avait rassemblé différents documents inédits relatifs à la biographie de saint Ignace.

Mais cette dernière série exigeait une refonte complète. Le P. Leturia en était d'autant plus conscient que son premier travail scientifique portait justement sur ce sujet d'historiographie ignatienne¹⁷. Il manquait aux *Scripta de s. Ignatio* des documents d'importance, d'autres nécessitaient une édition plus critique. L'ensemble demandait une présentation plus logique: l'ordre chronologique des documents et une introduction critique à chaque texte. Il fallait aussi séparer les sources narratives des actes officiels, ce qui amena la sous-division en *Fontes narrativi de s. Ignatio* et en *Fontes documentales de s. Ignatii vita*.

Les *Fontes narrativi* furent confiés aux PP. Fernández Zapico et de Dalmases. Le P. Leturia aurait bien voulu les réaliser lui-même, mais d'autres travaux l'en empêchèrent et il dut se contenter de contrôler le travail de loin. Le premier volume parut en 1943; après la mort du P. Fernández Zapico, le P. de Dalmases publia seul le second et le troisième volumes (1951 et 1960). Le P. de Dalmases, devenu directeur en 1947, a confié au P. Candal la préparation des *Fontes documentales*.

Le directeur actuel des *MHSI* a également estimé que les volumes des Exercices demandaient une refonte complète. Il sera réédité en deux tomes. Le premier comprendra les différentes versions des Exercices et sera rédigé par le grand spécialiste espagnol des Exercices, le P. José Calveras. La seconde, éditée en 1955 par le P. Ignacio Iparraguirre, présente les différents directoires des Exercices dans leur ordre chronologique (1540-1599). Ce spécialiste a publié concurremment une histoire fouillée de la pratique des Exercices au XVI^e siècle¹⁸.

17. P. LETURIA, *Nuevos datos sobre San Ignacio. La labor de Polanco y Nadal en los orígenes de la biografía ignaciana a la luz de documentos inéditos*, Bilbao, Mensaj. del Cor. de Jesus, 1925.

18. Publié dans la *Bibliotheca Instituti*; nous l'avons cité plus haut.

de la Compagnie la plupart des instruments de travail dont ils ont besoin.

Après quelques années de fonctionnement, l'Institut historique a senti la nécessité de fonder une collection de monographies, la « Bibliotheca Instituti Historici Soc. Iesu ». Inaugurée en 1941, cette collection comprend aujourd'hui 14 volumes dont *La Spiritualité de la Compagnie de Jésus*, de J. de Guibert (1953, n° IV), *l'Historia de los Ejercicios de san Ignacio*, d'I. Iparraguirre (1946-1953, n°s III & VII) et les *Estudios ignacianos*, de P. de Leturia (1957, n°s X & XI). Enfin en 1957, furent créés les *Subsidia ad historiam S. I.*, qui comprennent des répertoires et des instruments de travail.

L'œuvre principale du P. Leturia n'en fut pas moins de réorganiser la collection des *MHSI* : donner sa forme définitive aux *Monumenta Ignatiana* et promouvoir la formation technique de jeunes historiens destinés à la rédaction des *Monumenta Missionum Societatis Iesu*.

Les « Monumenta Ignatiana »

Pour la section ignatienne, le nouveau directeur disposait des Pères Codina et Fernández Zapico. Le premier préparait depuis 1921 l'édition des *Constitutions*; celle-ci fut publiée de 1934 à 1938. Plusieurs points d'importance étaient traités dans ces trois volumes: la genèse des Constitutions, les rapports entre saint Ignace et Polanco dans leur rédaction, l'utilisation des Règles dans Ordres antérieurs, etc. Enfin le *Journal spirituel* du fondateur était publié pour la première fois dans son entier; cette édition devait d'ailleurs provoquer plusieurs études sur la vie mystique du saint ¹⁶. Les trois volumes des Constitutions furent complétés en 1948 par un tome où le P. Fernández Zapico éditait les règles promulguées par saint Ignace (1540-1556). Le P. Codina mourut en 1941, le P. Fernández, en 1948.

Ainsi les *Monumenta Ignatiana* étaient-ils complètement constitués. Ils étaient partagés en quatre sections. Une première comprenait, éditée en 12 volumes, les quelque 7,000

16. Le premier en date et celui qui eut sans doute le plus de répercussions est l'article du P. J. DE GUIBERT, *Mystique ignatienne*, dans *Revue d'ascétique et de mystique*, 19, 1938, p. 3-22 et 113-140; réédité à part, Toulouse, Ap. de la Prière, 1950.

reçut la garde de la bibliothèque de l'éphémère institut. En 1930, le P. Ledóchowski rattacha cette bibliothèque au nouveau collège d'historiens.

En 1931, le P. Pedro de Leturia recevait la direction des *MHSI* et celle de la nouvelle revue semestrielle. Le P. Leturia, qui est décédé en 1955, resta à la tête de la collection pendant seize années. C'est le directeur actuel, le P. Cándido de Dalmases qui, en 1947, prit sa succession. Cependant, il dut abandonner son poste pendant les années de son rectorat à Barcelone (1954-1957). Lorsque le P. de Dalmases quitta Rome, la charge de directeur resta sans titulaire une année entière jusqu'à ce que le P. Antonio de Egaña fut nommé prodirecteur (1955-1957).

Le Père Leturia se trouvait, du fait de sa nomination, devant une tâche imposante: rajeunir le cadre des *MHSI*, augmenter le groupe des rédacteurs en y amenant des recrues de différentes nations, fonder une revue, organiser la bibliothèque.

Le premier numéro de la revue parut en 1932 ¹⁵. Grâce à la collaboration de différents historiens de la Compagnie, elle a présenté des travaux originaux dans tous les domaines de l'histoire de l'Ordre. Les années de guerre ont quelque peu diminué l'importance des numéros, mais elles n'en ont pas interrompu la publication. Aussi, en 1952, a paru un index général des 20 premiers tomes. Il fut préparé avec beaucoup de soin: c'est un modèle de précision et de clarté. En 1953 et 1956, des numéros spéciaux furent consacrés aux deux saints dont on fêtait le quatrième centenaire, François Xavier et Ignace de Loyola. Une chronique fort importante de la revue en est la *Bibliographia de Historia S. I.* qui renseigne, année après année, les travaux publiés sur l'histoire de la Compagnie. Le Belge Edmond Lamalle fut chargé de ce travail de 1933 à 1951; en 1952, le Hongrois Ladislav Polgár prit sa succession.

Le Père Lamalle fut aussi chargé de l'organisation de la bibliothèque; celle-ci comporte actuellement près de 43,000 volumes. Bibliothèque très spécialisée, elle offre aux historiens

15. Les directeurs de la revue se succédèrent dans cet ordre: P. de Leturia (1931-1934), Lesmes Prias (1935-1939), Edmond Lamalle (1939-1950) et, depuis 1951, Miguel Batllori.

projetée. Mais le P. Astráin fut dans l'impossibilité d'obtempérer en raison de sa santé: l'année suivante, il devait abandonner toute activité sérieuse pour mourir en janvier 1928. Le nouveau directeur, Fernández Zapico (1928-1931), organisa le déménagement de Madrid à Rome avec l'aide de deux frères coadjuteurs. Ils emportèrent les fonds et les archives de la rédaction ainsi que leur propre bibliothèque (environ 5,000 volumes). Ils avaient malheureusement laissé dans la maison professe de Madrid la réserve des volumes invendus de la collection. Peu après, la maison professe et sa précieuse bibliothèque disparaissait dans l'incendie communiste de 1931. Aujourd'hui la plupart des tomes publiés à Madrid sont épuisés. L'institut historique se propose de reproduire par des procédés photographiques les tomes épuisés dès que 300 souscriptions seront réunies. Cela semble néanmoins difficile à obtenir.

L'Institut historique de la Compagnie de Jésus

En 1930, le P. Ledóchowski, tout en disant la consolation qu'il éprouvait de voir terminé le transfert à Rome, annonçait la fondation de la revue *Archivum Historicum Societatis Iesu* ainsi que celle d'une maison d'écrivains spécialisés dans l'histoire de la Compagnie, dotée d'une bibliothèque particulière. Ce collège d'historiens devait, en 1935, adopter le titre d'*Institutum Historicum Societatis Iesu*. Il occupa d'abord une partie de l'édifice de la Curie généralice; en 1935, il fut transféré dans un bâtiment contigu, l'ancienne maison de retraite, où il se trouve encore aujourd'hui.

En réalisant cette fondation, le P. Ledóchowski retrouvait partiellement un projet du P. Martín. Ce dernier avait installé en 1894, au Pío-Latino-America, un collège d'historiens de la Compagnie. Le P. Martín aurait voulu constituer un groupe de recherche destiné à l'investigation des archives qui travaillerait aux côtés des historiens chargés de la rédaction des travaux de synthèse, tels que les Pères Tacchi-Venturi, Duhr et Astráin. En fait, le groupe fut dissous après trois ans, car chaque érudit s'était retiré dans sa propre assistance. Le P. Tacchi-Venturi, qui travaillait à l'histoire de l'Assistance d'Italie,

suelles de 160 pages. De plus, il comportait une longue introduction critique et historique, ainsi que des notes fort importantes, s'écartant par là des normes du P. Martín. Ce progrès était dû au P. Codina; il lui fallut d'ailleurs lutter longuement pour obtenir l'assentiment de tous les rédacteurs. Les éloges des critiques récompensèrent la ténacité de l'éditeur ¹⁴.

L'année même de cette publication, ce Père prenait la tête de l'équipe. Pendant son court passage à la direction (1919-1921), il rendit définitif le changement déjà pressenti: avec l'approbation du P. Général, la publication mensuelle fut remplacée par la publication par volumes, méthode qui prévaut toujours.

Mais il devenait grand temps de fixer définitivement le sort des *MHSI*. Le nouveau Général, Wlodimir Ledóchowski (1915-1941) attendait que la situation internationale se calmât pour se décider. Mais le P. Astráin prit l'initiative et, à deux reprises, demanda une décision: « Le temps est arrivé de faire cesser cette publication ou de la transformer selon le plan du P. Wernz. » Astráin proposait de diviser le travail par assistances; chacune publierait dans sa langue les documents intéressants de sa propre histoire. Mais après avoir consulté les rédacteurs des *MHSI*, le P. Général fixa ainsi son plan: transfert à Rome, fondation d'une revue, édition des *Monumenta Missionum Societatis Iesu*. Différentes raisons allaient retarder jusqu'en 1929 l'exécution de ce projet.

Pour bien montrer l'intérêt qu'il portait à la publication, le P. Ledóchowski mit à sa tête un historien à la réputation bien établie, le P. Antonio Astráin (1921-1928). En fait, ce Père, déjà fort épuisé, ne put guère collaborer aux deux volumes publiés sous sa direction, d'autant que d'autres travaux l'accaparaient. Entretemps, le P. Cervós, âgé de 76 ans, s'était retiré à Gandie pour y mourir en 1925 et le P. Codina, chargé de l'édition des *Constitutions* s'installait définitivement à Rome.

En 1926, comme la construction de la nouvelle Curie avançait, le P. Général jugea le moment venu d'exécuter la réforme

14. Les jugements furent laudatifs pour l'édition du texte, mais des réserves variées furent marquées pour les interprétations un peu rigides et polémiques de l'auteur, surtout pour ce qui a trait à la genèse des Exercices. Cf. O. BRAUNSBERGER, dans *Stimmen der Zeit*, 100, 1920, p. 119-148, et L. DE GRANDMAISON, dans *Recherches de Sciences religieuses*, 11, 1920, p. 391-400.

régime collégial, fonctionnait pratiquement sans supérieur. Le canoniste allemand qu'était le P. Franz-Xaver Wernz (1906-1914) n'avait pas pu s'occuper aussi directement de l'œuvre que son prédécesseur le P. Martín. Ce fut pour lui l'occasion de remettre en question l'utilité et les limites de la publication, tout en maintenant l'organisation existante au moins temporairement.

Le P. Général prit ses renseignements aussi bien auprès des éditeurs que chez les grands historiens de l'Ordre, les Pères Ehrle, Astráin, Duhr, Hughes, Tacchi-Venturi et Tournier. Tous marquèrent leur désir non seulement de continuer mais d'amplifier le mouvement. En 1913, la décision du transfert à Rome fut prise, mais cinq ou six ans de marge étaient laissés aux éditeurs pour terminer les travaux en cours. La série missionnaire, sans être exclue, était remise à plus tard. Les autres traits du projet alors établi n'eurent guère de conséquence, car le P. Wernz, en mourant en 1914, laissait à son successeur le soin de réétudier le problème.

L'année 1912 marque donc le début d'une longue période de transition. Le P. Agustí est forcé par la maladie de quitter son poste. Le P. Lecina abandonne le travail à la suite de la dissension décrite plus haut, le P. Rodeles meurt l'année suivante. Seul survivant de la première équipe, le P. Cervós, qui avait été nommé directeur en 1912, prolonge quelque peu le travail de la première époque. Deux recrues de valeur vinrent reprendre l'œuvre: le P. Arturo Codina, que l'on destinait au poste de directeur, et le P. Dionisio Fernández Zapico.

Le programme du P. Cervós était simple: terminer en cinq ans ce qui restait à publier sur les origines de la Compagnie et préparer le transfert à Rome. Seize volumes parurent sous sa direction: en plus de quelques volumes qui terminaient les séries commencées sous son prédécesseur, il y avait les volumes des *Lainii Monumenta*, *Fabri Monumenta*, *Bobadillae Monumenta*, *Polanci Complementa* et un tome des *Monumenta Ribadeneyrae*. Il faut ajouter à cette liste le volumineux tome des *Exercitia et Directoria* dont plus d'un aspect annonçait une époque nouvelle. La publication du volume fut faite en une seule fois; il s'insérait ainsi dans la série des livraisons men-

archives de la Compagnie. L'urgence de la publication mensuelle ne permit pas toujours l'établissement d'un texte critique: les éditeurs livraient alors à leurs lecteurs deux versions, imprimées l'une après l'autre¹². D'autre part, fidèles aux instructions reçues, les éditeurs ne recherchèrent guère les documents susceptibles d'éclairer le texte publié. On peut aussi regretter que l'orientation parfois trop exclusivement historique ait mutilé des textes de valeur spirituelle¹³. Mais un progrès très important fut réalisé dans la composition des introductions, des notes, des bibliographies et des tables.

Le transfert à Rome. Projets et réalisation

Une nouvelle crise devait susciter un autre progrès et, finalement, une réorganisation complète de la collection. La raison profonde de cette situation était simple: les éditeurs avaient presque terminé l'accomplissement de leurs projets initiaux et hésitaient sur l'orientation à choisir. L'occasion de la crise fut la dissension qui opposa, pendant quelques mois, les Pères Rodeles et Cervós au Père Lecina.

Dès 1894, une série missionnaire avait été projetée. Assez tôt, Lecina reçut la charge de réunir des documents dans ce domaine. Il publia, en 1899 et en 1900, les lettres de saint François Xavier et, en 1906, commença de préparer une édition des lettres provenant des Indes, de Chine et du Japon. On en retarda la publication jusqu'en 1911 pour permettre au rédacteur d'étendre son information. Cependant cette année-là, Rodeles et Cervós décidèrent en consulte de remettre ces volumes à plus tard, faute de connaissances géographiques, de maîtrise du portugais et de renseignements bibliographiques. Comme Lecina insistait, on renvoya la question au P. Général. Lecina profita de cette occasion pour attirer l'attention des Supérieurs sur l'organisation des *MHSI* qui, étant donné son

12. Cf. la lettre de Lainez sur la vie de saint Ignace dans les *Scripta de s. Ignatio*, t. I, p. 98-128 et 128-152.

13. Cf. le texte de Nadal, intitulé *In examine annotationes* (Epp. Nadal, t. IV, p. 649-653), où les éditeurs ont sauté le « mettons la perfection de notre oraison dans la contemplation de la Trinité ». Passage complet dans M. NICOLAU, *Jerónimo Nadal, obras y doctrinas espirituales*, Madrid, 1949, p. 256, note 5; traduction française dans *Christus*, 1955, n° 6, p. 193.

chique et de celle du *primus inter pares* du régime collégial », programme que le P. Rodeles remplit admirablement pendant quinze ans; sans s'adonner à aucun travail particulier, il fut l'âme de tous.

La nomination du P. Rodeles avait comme but principal de permettre au P. Vélez de se livrer tout entier à la publication des lettres de saint Ignace. Et de fait, en 1901, il remettait à son ami, le nouveau directeur, ses copies et ses notes: l'édition de la correspondance ignatienne était presque au point. Quelques mois plus tard, Vélez mourait.

Le nouveau directeur avait sur son prédécesseur l'avantage de la formation scientifique. Depuis 23 ans déjà, il se livrait à des travaux d'archives et d'histoire; il collabora notamment à la perfection du tome IV des *Cartas* et à l'édition hispano-latine des *Constitutions*. Il avait été un des premiers confidents des projets de Vélez et n'avait cessé de lui rendre les services que son séjour en Italie lui permettait.

Sous sa direction, 35 volumes furent édités: le dernier tome du *Chronicon* de Polanco, les écrits de Borgia, 4 tomes des *Quadrimestres*¹⁰, puis les différentes séries des *Epistolae s. Ignatii*, *Scripta de s. Ignatio*, *Epistolae Mixtae*¹¹, *Monumenta Xaveriana*, *Epistolae P. Nadal*, *Monumenta Paedagogica*, *Epistolae PP. Broeti, Iaii, Coduri et Rodericii* et des *Epistolae P. Salmeronis*. Ce travail fécond est le fruit de la collaboration d'une équipe de quatre éditeurs principaux, appuyés de plusieurs aides, notamment quelques frères coadjuteurs. Le dynamique Mariano Lecina se réservait le travail de recherche dans les archives et les bibliothèques. Vincente Agustí, plus sédentaire, est le principal auteur des notes des différents tomes. Frederico Cervós, enfin, peut-être le plus critique des quatre, se chargea de la description des manuscrits avec beaucoup de compétence.

Le travail n'était cependant pas encore parfait. Les travaux préparatoires furent généralement menés avec soin, quoique, à l'époque, on n'eût pas encore parfaitement dépouillé les

10. Ce sont les relations des « choses édifiantes » que chaque maison devait envoyer tous les trois mois à Rome.

11. C'est la collection des lettres envoyées à saint Ignace par toute sorte de personnes, de toute nation, religieux ou laïques, princes ou roturiers.

période, dans le collège de Chamartín de la Rosa, situé près de la capitale.

Comme la publication des lettres de saint Ignace demandait trop de travaux préparatoires, Vélez commença par éditer le *Chronicon* de Polanco. Ce texte, facile à publier, prit la plus grande partie de son temps jusqu'en 1897. Cette date marque un premier tournant dans l'histoire de la collection. Une première crise eut, comme heureux effet, d'améliorer les méthodes de travail.

Le P. Vélez, homme d'action plus que d'études, ne sut jamais se détacher totalement de son apostolat antérieur. Comme d'autres éditeurs suivaient son exemple, un certain flottement s'ensuivit. Averti de cette difficulté, le P. Général la mit à profit pour faire établir le bilan des premières années de publication. Six volumes avaient paru: cinq du *Chronicon*, le premier tome consacré à saint François de Borgia. En fait, la méthode utilisée manquait de rigueur: la description des manuscrits ainsi que l'appareil critique étaient tout simplement absents, la bibliographie et les introductions nettement insuffisantes. Mais le texte est, en grande partie, sûr: les Pères Rodeles et Lecina en ont fait la vérification sur l'ordre du P. Général.

Devant cette situation, le P. Martín, auquel, on a pu donner le titre de « véritable directeur des *MHSI*⁹ », prit différentes mesures d'importance variée: transfert au collège de Chamartín hors de la ville, nomination du P. Gómez Rodeles comme directeur, établissement de principes de travail scientifiques. Ces derniers surtout furent décisifs; ils furent inspirés de ceux des bollandistes et rédigés par le P. Ehrle. Le P. Martín demandait avant tout une exactitude rigoureuse dans la reproduction du texte, des notes peu abondantes — « qu'ils soient des éditeurs seulement, et non des commentateurs! » — et enfin, une plus grande variété dans les séries éditées. Dans une lettre particulière, le P. Général précisait le rôle du directeur de l'équipe: « Cette charge tenait à la fois de l'autorité monar-

9. C. GÓMEZ RODELES, *Historia de la publicación « M. H. S. I. »*, Madrid, López del Horno, 1913, p. 25.

de travail fébrile, recensa les principaux documents. Au contact des archives, ses projets se précisèrent. Il n'était plus question d'une réédition des lettres, mais d'une collection de documents sur les origines de la Compagnie, les *Monumenta Historica Societatis Iesu*.

En 1892, le P. Vélez se rendait une nouvelle fois à Rome: il devait y participer à l'élection du successeur du P. Anderledy. Le nouveau Général, l'Espagnol Luis Martín (1892-1906), devait se révéler comme le véritable promoteur et organisateur des *MHSI*. Deux historiens le secondèrent dans cette tâche, le P. de la Torre, réélu Assistant, et l'Allemand Franz Ehrle, préfet de la Bibliothèque vaticane, plus tard cardinal. Le P. Martín n'était pas à proprement parler un historien; cependant, malgré certains *a priori* peu scientifiques, il avait compris l'importance de l'histoire dans la mentalité moderne. Aussi encouragea-t-il avec fruit tant la composition de synthèses historiques (les histoires de la Compagnie par assistances datent de son généralat) que la publication des sources.

Pour réaliser ce travail critique, il fit mettre à exécution les projets du P. Vélez. Le P. Général décida que le travail de publication serait confié à un groupe d'éditeurs qui fonctionnerait comme celui des bollandistes. Dans les consultes, chaque membre aurait une voix et la majorité emporterait la décision, le directeur ne jouant qu'un rôle de *primus inter pares*. La collection formerait une publication périodique, à livraisons mensuelles de 160 pages. Pendant 25 ans, cette norme fut observée, avec la conséquence heureuse prévue par le P. Général: « On ne courait pas le risque de voir la publication souffrir de larges interruptions », mais également avec les effets moins favorables que nous noterons plus bas. Peu après, le P. Général précisait aussi que la collection ne serait pas réservée *ad usum NN. tantum*, mais pourrait circuler librement dans le public.

Les années fécondes de Madrid

Sous les deux premiers directeurs, J. M. Vélez (1894-1897) et C. Gómez Rodeles (1897-1912), un travail intense s'accomplit à Madrid. L'équipe fut installée pendant trois ans à la maison professe de cette ville, puis fut logée, et pour une longue

Mir. En 1877, après avoir édité trois volumes en trois ans, cette première équipe fut dissoute: Cabré meurt, de la Torre est nommé Provincial, puis Assistant d'Espagne, Mir abandonne l'œuvre. Ce dernier, qui avait lancé l'idée de la publication, devait quitter la Compagnie en 1891 et utiliser dans un livre tendancieux ses connaissances de l'histoire de la Compagnie ⁶. Le P. José Maria Vélez fut désigné pour terminer l'édition. Cet homme de 46 ans, occupé jusqu'alors par l'action et le gouvernement, termina en 1889 l'édition des trois derniers tomes, sans que l'appareil scientifique de ces ouvrages ne souffrit notablement.

Entretemps, le P. de la Torre, installé à Rome, n'avait pas abandonné ses travaux d'érudition. Dans la première édition critique des *Constitutions* (1892), il imprima, pour la première fois, l'original espagnol avec la traduction latine en regard et releva, en notes, quelque deux mille passages où le latin s'écartait de l'original ⁷. Il publia également, en annexe, des documents inédits sur la préparation des *Constitutions*, notamment une partie importante du *Journal spirituel* de saint Ignace. Il acheva son travail avec l'aide du P. Cecilio Gómez Rodeles que nous retrouverons bientôt à la tête de l'équipe des éditeurs madrilènes.

En 1889, la congrégation triennale des procureurs vit à Rome le P. Vélez. Mettant à profit ce voyage, celui-ci découvrit dans les archives de la Compagnie quantité de documents de valeur; ce qui fit germer dans son esprit un projet de *nova series litterarum s. Ignatii* auxquelles il comptait ajouter les documents aptes à mettre en valeur cette correspondance: lettres des compagnons du saint, le *Chronicon* de Polanco, le *Mémorial* de Gonçalves da Câmara. Le P. Général, le Suisse Anderledy (1883-1892), approuva l'idée en grand admirateur qu'il était des écrits du saint ⁸. Le P. Vélez, en quelques mois

6. M. MIR, *Historia interna documentada de la Compañía de Jesús*. Madrid, Ratés Martín, 1913, 2 vol. Le premier tome a été traduit en français: *Histoire intérieure de la Compagnie de Jésus*. t. I. *Les principes*. Paris, Libr. Moderne, 1922. On trouvera une mise au point dans R. RUIZ AMADO *Don M. Mir y su historia interna documentada. Estudio crítico*. Barcelona, Lib. religiosa, 1914.

7. La congrégation générale de 1892 a fait corriger plus de 350 passages où le latin s'écartait trop de l'original (décr. 27).

8. N'avait-il pas appris l'espagnol pour lire ces écrits dans la langue originale?

la collection, nous n'imaginons guère la somme de persévérance qu'a nécessitée cette œuvre. A travers les bouleversements de notre époque, ces éditeurs ont continué à publier améliorant sans cesse leurs méthodes, tandis que leurs Supérieurs les soutenaient en consacrant à l'œuvre les compétences et l'argent nécessaires.

La fondation des MHSI

Pour bien comprendre l'origine et la nature des *MHSI*, il faut savoir la richesse des archives de l'Ordre, surtout dans la partie qui a trait au XVI^e siècle. La première organisation de ces documents date de 1547. Dès 1540, saint Ignace avait tenu à centraliser à Rome les documents importants de la nouvelle congrégation religieuse; c'est Joán de Polanco, lors de sa nomination au poste de secrétaire de la Compagnie, qui, le premier, mit en ordre les archives romaines. L'ensemble de celles-ci, sans cesse accrues au cours des âges, nous a été conservé après plusieurs tribulations. Perdues au temps de la suppression de la Compagnie, elles furent récupérées, pour une bonne moitié, en 1814. Plus tard, on dut les déménager pour les sauver du péril de la confiscation: après un séjour de quelques années au Collège Germanique, où elles furent entreposées en 1873, le P. Martin les expédia, en 1893, aux Pays-Bas (Exaeten, puis à Valkenburg). Ce n'est qu'en 1939 que le P. Ledóchowsky les fit entrer à Rome sous la protection de la Cité vaticane.

La publication de ces sources demanda un certain temps à être conçue, puis à connaître un début de réalisation. L'édition, en 1894, du premier volume des *MHSI* était le fruit d'une longue maturation. Passons sur les précurseurs lointains de la collection pour en venir à ceux qui, plus immédiatement, en furent à l'origine. Deux éditions avaient préparé la voie à la fondation des *MHSI*. Tout d'abord et surtout, les *Cartas de San Ignacio*, publiées à Madrid, ensuite l'édition hispano-latine des *Constitutions*, préparée et éditée à Rome.

Les *Cartas* représentent la première édition systématique de la correspondance ignatienne. Elle avait été commencée par les Pères Juan José de la Torre, Antonio Cabré et Miguel

jour² ». D'autres, plus prudents, réservent leur jugement : « Ensemble de haute valeur, écrivent-ils des *MHSI*, mais le caractère secret des archives dont ils sont tirés, interdit le contrôle³. »

Il n'entre pas dans notre intention de discuter ces assertions, ni d'opposer à ces jugements d'autres plus favorables⁴. Remarquons cependant que, si les éditeurs des *MHSI* ont voulu cacher certaines choses, ils s'y sont pris fort maladroitement. Ils ont ramené à la lumière des documents très peu favorables à leur Ordre et, au début du siècle, des jésuites bien intentionnés, mais à la vue un peu courte, se sont effrayés de cette audace à publier, *in extenso*, toutes les sources historiques. Les traits moins « édifiants », ainsi rapportés, n'allaient-ils pas nuire à la réputation de la Compagnie ? Heureusement, supérieurs et historiens de l'Ordre ont toujours soutenu nos éditeurs⁵. La vérité seule peut « édifier ». Si les premiers Pères ont vraiment réalisé une œuvre chrétienne, une œuvre de salut à la suite du Christ ressuscité, c'est qu'ils faisaient partie, eux aussi, d'un monde de péché. Ce qui est beau chez eux, ce n'est pas leur œuvre prise absolument, mais c'est de voir ces hommes, aussi pauvres, aussi pécheurs que quiconque, avoir l'audace de croire en leur Sauveur, et réaliser, dans cette foi, une œuvre disproportionnée à leurs capacités.

Hommes audacieux, ils ne le furent pas moins ces membres de l'équipe des *MHSI* grâce auxquels on commence aujourd'hui à redécouvrir le vrai visage de la Compagnie primitive. Lorsque, passant rapidement dans les rayons d'une bibliothèque, nous voyons les 86 volumes que compte aujourd'hui

2. H. SÉE & A. REBILLON, *Le XVI^e siècle*, Paris, P. U. F., 3^e éd., 1950, p. 222 (= *Clio*, t. 6).

3. H. HAUSER & A. RENAUDET, *Les Débuts de l'âge moderne*, Paris, Alcan, 4^e éd., 1956, p. 280, note 1. (= *Peuples et Civilisations*, t. 8). Les archives de la Compagnie, sans être publiques, sont néanmoins facilement accessibles à tous les historiens.

4. On pourrait citer L. von Pastor ou le protestant H. Böhmer, pour ne pas parler des auteurs jésuites.

5. Une lettre du bollandiste belge, le P. Poncelet, en témoigne à l'évidence : « Comme vous avez raison, écrit-il en 1903 au directeur des *MHSI*, de procéder avec cet amour loyal et courageux de la vérité qui inspire votre œuvre ! J'ai rencontré aussi, par exemple il y a trois ans à Paris, des âmes pusillanimes qui s'effrayaient de votre entière franchise, et je n'ai pas manqué de déclarer que non seulement nous vous approuvions, mais que nous vous admirions. Cette année encore, en Italie, j'ai entendu un ou deux hommes énoncer des craintes semblables, et comme je venais de voir Notre Père [Luis Martin] et d'entendre de sa bouche l'approbation qu'il vous donnait, j'ai pris le malin plaisir d'opposer aux craintes de ces trembleurs la sereine largeur d'esprit du chef de la Compagnie. » (Cité dans l'*Archivum Hist. S. I.*, 13, 1944, p. 53.)

Histoire et contenu des Monumenta Historica Societatis Iesu

Connaître les voies par lesquelles l'Esprit a conduit saint Ignace de Loyola, savoir comment cet homme a découvert peu à peu sa vocation de fondateur d'Ordre, représente un désir aussi ancien que la Compagnie elle-même. Cependant l'historiographe constate que, depuis plus de cinquante ans, les études ignatiennes connaissent un renouveau et un approfondissement très marqués. Le visage du saint perd sa froideur calculatrice pour montrer une charité pleine de tendresse; sa vie mystique surtout se révèle comme la véritable source de toute son action apostolique. On découvre aussi les fortes personnalités religieuses qui formaient l'entourage du fondateur de la Compagnie; le P. Nadal, aujourd'hui tant étudié, n'a-t-il pas été oublié complètement pendant trois siècles? Tout ce mouvement a pour origine la publication de documents longtemps ignorés, dans une collection de sources historiques: les *Monumenta Historica Societatis Iesu* (MHSI) ¹.

Avec une probité que l'hagiographe du XIX^e siècle ignorait, les éditeurs de ces volumes ont publié la plus grande partie des documents concernant saint Ignace et les origines de la Compagnie. Sans doute cela n'a-t-il pas automatiquement détruit de vieux préjugés et des historiens compétents continuent à prétendre que la Compagnie « n'a évidemment extrait de ses archives que les documents qu'il lui a convenu de mettre au

1. Le présent travail consiste, en grande partie, à reprendre en français les deux articles suivants: D. FERNÁNDEZ ZAPICO & P. DE LETURIA, *Cincuentenario de Monumenta Historica S. I.*, dans *Archivum Hist. Soc. Iesu.*, 13, 1944, p. 1-61; P. DE LETURIA, *Historia y contenido de la colección documental « Monumenta Historica Societatis Iesu »*, dans *Revista Javeriana*, 28, 1952, p. 144-159.

Le second article a été repris en allemand avec quelques variantes: *Geschichte und Inhalt der Quellensammlung « Monumenta Historica Societatis Iesu »*, dans *Historisches Jahrbuch*, 72, 1953, p. 585-604. Le lecteur de langue anglaise trouvera un aperçu sur la collection dans: E. BURRUS, *Monumenta Historica Societatis Iesu*, dans *Woodstock Letters*, 83, 1954, p. 158-168.

Nous renvoyons ici, une fois pour toutes, à nos deux sources principales. Nous devons aussi dire notre gratitude au P. de Dalmases pour les renseignements fournis sur les années récentes de la collection, ainsi qu'au P. Lamalle qui a bien voulu relire et corriger notre article.

religieuse. Cette pauvre petite colombe étant dans les gémissements, et ses parents dans la résistance, il arriva que son père, jetant les yeux sur la *Relation* de l'an passé, fut si fortement touché en lisant les horribles tourments que le bon Père Isaac Jogues a soufferts, que cela même qui semblait le devoir plus opiniâtrement confirmer dans ses oppositions, lui fit lâcher prise. « Est-il vrai, dit-il, qu'on souffre si généreusement pour Dieu en ces contrées? Je désire que mes deux filles y aillent; j'en refusais une, et je les donne toutes deux. » C'est ici qu'il y eut du combat. Ces deux sœurs, religieuses en une même maison, se voulaient toutes deux sacrifier, et il n'en fallait qu'une. Le Saint-Esprit fit tomber le sort et la croix sur la plus jeune, et les larmes et les regrets sur l'aînée ².

2. Édition de Québec, 1648, 3.

Les beaux textes des « Relations » Heureux effets du martyre de saint Isaac Jogues

Le 2 juin 1647, on apprenait à Québec la mort sanglante du P. Jogues, survenue à Ossernenon, le 18 octobre précédent. La perte de cet excellent missionnaire en pleine menace iroquoise était un dur coup. Mais l'esprit de foi du P. Jérôme Lalemant n'est pas ébranlé. Il écrit :

Les souffrances et le massacre du P. Jogues et de tant de bons chrétiens, tant Français que Sauvages, ne paraîtront jamais, aux yeux chassieux de la nature, un moyen pour arriver au comble de nos souhaits. Mais si, ce que nous avons tout sujet de croire, Notre-Seigneur s'en est voulu servir comme prix des bénédictions spirituelles qu'il a versées cette année sur toutes nos missions, et entre autres, du baptême et de la conversion de plus de six cents Sauvages, que pouvons-nous désirer davantage? Et n'avons-nous pas sujet d'adorer la sagesse et la puissance de Dieu, qui sait tirer la vie de la mort, et, de la réprobation des uns, le salut et la conversion des autres¹?

La Relation de 1647 contenait le récit de la vie, des souffrances et de la mort de saint Isaac Jogues. Et cela valut au Canada une religieuse dont la cause de béatification est inscrite en cour de Rome : Sœur Catherine-de-Saint-Augustin. Voici, en effet, ce qu'on lit dans la Relation de 1648 :

Sa vocation en ce nouveau monde est assez remarquable. Son ardeur lui faisait souhaiter les croix avec amour, et son père, craignant les hasards, s'opposa si fortement à son départ qu'il présenta requête au Parlement de Rouen, pour l'empêcher de sortir du couvent de la Miséricorde de Bayeux, où elle était

1. Édition de Québec, 1647, 1-2.

Lettres du Bas-Canada

VOL. XIV

SEPTEMBRE 1960

N° 3

SOMMAIRE



Heureux effets du martyre de saint Isaac Jogues L. R. 131

Histoire et contenu des *Monumenta
historica Societatis Jesu* Jean-François Gilmont, S. J. 133

La Mission Saint-François-Xavier de
Caughnawaga: les deux fonda-
teurs Henri Béchard, S. J. 154

Lettre du Brésil Arthur Grandmont, S. J. 171

Ici et là dans le monde 176

Notice nécrologique:

Le F. Oliva Tarte Euclide Gervais, S. J. 183

Directeur : Léon Pouliot, S. J.

Directeur adjoint : Denis Legris, S. J.

L'IMMACULÉE-CONCEPTION

1855 est, rue Rachel, Montréal-34
Canada



AD USUM NOSTRORUM TANTUM

Lettres du Bas-Canada

*Magnopere iuverit crebro alios de
aliis certiores fieri, ac audire quae ex
variis locis ad aedificationem et eorum
quae geruntur cognitionem, afferuntur.*

(Const., VIII, I, 9.)



L'IMMACULÉE-CONCEPTION

1855 est, rue Rachel, Montréal-34

Canada

Gandiakteua, si elle l'avait désiré, aurait pu, avant son baptême, facilement se plonger dans la dépravation courante. Que les jours de sa jeunesse se soient écoulés aussi transparents que les ruisseaux frangés de bouleaux blancs de son nouveau pays onneiout, voilà qui est admirable ¹⁵.

Dans sa patrie d'adoption, Gandiakteua gagna bientôt le cœur, non seulement de sa « parenté » iroquoise, mais de tous ceux qui la connaissaient ¹⁶. Encore qu'elle fût modeste et désireuse de s'effacer, on l'obligea d'aller danser avec les autres. Quand la moisson de maïs, de fèves ou de citrouilles venait bien, pour témoigner leur reconnaissance, les chamans appelaient le peuple à la danse du maïs vert. Les femmes ne sautaient pas et ne gesticulaient pas avec la violence de leurs hommes, mais le corps droit, elles avançaient légèrement chaque épaule. Les spectateurs souriaient, surtout les vieux: le rythme des jeunes danseuses évoquait un champ ondoyant de maïs caressé par la brise, et annonçait que dès lors ils auraient de la nourriture en abondance et le ventre bien rempli pendant les longs mois d'hiver ¹⁷. Après coup, sous le regard lointain des étoiles, Gandiakteua rentrait chez elle. Comme elle enlevait ses colifichets, dont elle usait en esprit d'obéissance, elle pensait « qu'il était plus séant à une esclave d'être retirée que de se donner un bon temps ¹⁸ ». Elle écoutait toujours ses maîtres et s'habillait à la mode iroquoise. Elle les écouta aussi quand ils prétendirent la marier, pas beaucoup plus tard qu'en 1656, l'année où naquit la vénérable Kateri Tekakwitha à Ossernenon des Agniers.

À cette époque, des Hurons chrétiens, récemment iroquoisés, pour la plupart fidèles à leur foi, se trouvaient parsemés à travers les Cinq-Cantons. En 1656, de Québec, un bon nombre de la Nation de l'Ours vint se fondre aux Agniers ¹⁹. Quelques jours après, la Nation du Rocher immigra chez les Onnontagués ²⁰. Mais déjà en 1653, le P. Simon Le Moyne, S. J., en

15. Th. LXI, 1679, p. 194.

16. Claude CHAUCHETIÈRE, S. J., *La vie de la B. Catherine Tegaköüita dite a present la sainte sauagesse*, Manate, De la Presse Cramoisy de Jean-Marie Shea, 1887, p. 81.

17. J. N. B. HEWITT. Cf. « Dance », dans *Handbook of American Indians*, v. 1, p. 31.

18. Claude CHAUCHETIÈRE, S. J., *La vie de Catherine Tegaköüita*, p. 83.

19. Q. 1657, p. 19 à 21; Th. XLIII, p. 186 à 196.

20. Q. *ibidem*, p. 22 à 23; Th. *ibidem*, p. 198 à 207.

avait découvert plus de mille chez ces derniers. Seuls les gens de la Corde restèrent à Québec avec les Français. Il y en avait d'autres, combien, on l'ignore, éparpillés chez les Agniers, chez les Goyoguins et chez les Onneiouts ²¹.

Un de ceux-ci, François-Xavier Tonsahoten, établi à Onneiout, avait vécu quelques années à Québec ²². Auparavant, le P. Léonard Garreau, S. J., un des compagnons des saints Martyrs canadiens ²³, l'avait baptisé en Huronie ²⁴. Toute sa vie, il se montra guerrier d'élite, et on le vit, même âgé de soixante ans, s'élancer sur la piste de guerre ²⁵. Il était d'un tempérament aussi piquant qu'un porc-épic. Un des directeurs spirituels de la vénérable Kateri Tekakwitha, qui, par ailleurs, le trouva brave homme, le traite dans ses écrits de bourru, de fantasque, de bilieux et d'emporté ²⁶. C'est cet être apparemment peu aimable que le matriarcat de ce village iroquois imposa comme mari à Gandiakteua.

Bientôt elle se fraye un chemin à son cœur, tout comme elle l'a fait pour les femmes du village. Cependant que les bonnes vieilles d'Onneiout caillaient d'aise à la voir vivre en paix avec pareil rustre ²⁷, sa patience, sa complaisance et sa fidélité filent doucement autour de lui le cocon soyeux d'une union heureuse, bien que Dieu ne la comble pas d'enfants ²⁸. Après tout, Tonsahoten n'est peut-être pas aussi rustre qu'on se l' imagine, et il voit toujours à ce que rien ne manque à son épouse ²⁹.

L'amour de sa femme le sort de lui-même et grâce à sa bonté et à son savoir-faire, il s'adoucit. Souvent il entretient Gandiakteua de sa vie à Québec. Le leitmotiv de ses souvenirs n'est autre que les Pères jésuites connus au Canada, leurs desseins en autant qu'il les comprend, et leur façon de vivre

21. J. N. B. HEWITT. Cf. « Huron », dans *Handbook of American Indians*, v. 1, p. 588.

22. Claude CHAUCHETIÈRE, S. J., *La vie de Catherine Tegaköüita*, p. 83.

23. Q. 1643, p. 5; Th. XXIII, p. 286; le P. Garreau arrive au Canada avec le P. Gabriel Drulottes et saint Noël Chabanel. Th. XL, p. 29: il est confesseur de saint Charles Garnier. Q. 1645, p. 40; Th. XXVIII, p. 45 et 46: il accompagne saint Jean de Brébeuf et saint Noël Chabanel en Huronie.

24. Q. 1668, p. 16; Th. LI, p. 232.

25. Claude CHAUCHETIÈRE, S. J., *La vie de Catherine Tegaköüita*, p. 100.

26. IDEM, p. 82 et 83.

27. IDEM, p. 82.

28. Q. 1668, p. 14; Th. LI, p. 224.

29. Claude CHAUCHETIÈRE, S. J., *La vie de Catherine Tegaköüita*, p. 86.

si différente de la sienne et même de celle des autres blancs qu'il a connus ³⁰! Toutes oreilles, elle écoute, et sans trop y comprendre, elle commence d'aimer la religion qui a fait de telles robes noires. Il mentionne, sans doute, le P. Garreau qui l'a baptisée entre 1644 et 1652, et qui, plus tard, après la dispersion des Hurons, s'est retiré avec eux à l'île d'Orléans. Ce religieux parlait leur langue, mangeait leur sagamité et se faisait tout à tous jusqu'à son assassinat en 1656, près de Montréal, par le Bâtard flamand ³¹.

Les années s'écoulèrent ensuite les unes dans les autres. Les Onneiouts n'ont pas ignoré l'expédition punitive du marquis de Tracy en octobre 1666 chez leurs voisins, les Agniers ³². Ils ont même voulu s'y joindre pour accepter les conditions de paix faites par les Français. Après le retour triomphant de M. de Tracy à Québec, ces deux Cantons envoyèrent des colliers de porcelaines au gouverneur de Courcelle et sollicitèrent l'envoi chez eux de missionnaires ³³. Leurs envoyés furent bien reçus. Trois jésuites, les PP. Jacques Frémin, Jean Pierron et Jacques Bruyas quittaient le cap Diamant pour les Iroquois en juillet 1667 ³⁴. A Gandaouagué, un des châteaux agniers, où on les accueillit d'abord, leur maintien modeste et leur esprit de prière impressionnèrent fort une fillette de douze années, Tekakwitha ³⁵. Le P. Bruyas, destiné à Onneiout, éloigné de quatre-vingt-dix milles, n'y parvint qu'au mois de septembre.

Fort à propos, car François-Xavier et sa femme se trouvaient sur le point de partir. Ils projetaient d'aller chasser du côté de Montréal, quitte ensuite à pousser doucement jusqu'à Québec où ils espéraient rencontrer des jésuites ³⁶. Gandiakteua fut vivement impressionnée par le missionnaire, et, il faut l'admettre, ce dernier le fut également par Gandiakteua. « Elle

30. IDEM, *ibidem*, p. 84.

31. Q. 1652, p. 10; Th. XXXVII, p. 180.

32. Q. 1669, p. 7; Th. LII, p. 144 et LI, p. 130.

33. Q. 1667, p. 28; Th. LI, p. 80.

34. Q. 1668, p. 4; Th. LI, p. 178.

35. Claude CHAUCHETIÈRE, S. J., *La vie de Catherine Tegakouita*, p. 25: c'est ici qu'on trouve la raison véritable du stage des PP. Bruyas, Frémin et Pierron à Gandaouagué.

36. Q. 1668, p. 26; Th. LII, p. 22.

est, écrivait-il, quelques mois plus tard, un des beaux naturels que je connaisse ³⁷. »

Le jour même de son arrivée, par le truchement de Charles Bocquet, le P. Bruyas déclara publiquement le sujet de sa venue en cette bourgade: sauver les âmes! Gandiakteua « se sentit aussitôt touchée intérieurement de Dieu et vivement pressée du désir du paradis et de la crainte de l'enfer. Elle résolut de ne rien épargner pour acquérir l'un et pour éviter l'autre ³⁸. » État d'esprit qui, bien sûr, dès qu'il fut mis au courant, rappela au Père la troisième classe d'hommes décrite dans les *Exercices spirituels* de saint Ignace.

Les deux semaines suivantes, qui enjambaient la fin de l'été et le début de l'automne, furent mouvementées. Dans une petite chapelle sous le vocable de Saint-François-Xavier, que ses hôtes lui ont construite, le prêtre offre la sainte messe le 29 septembre, fête de saint Michel archange ³⁹. Bocquet la sert. Le regard fixé sur la robe noire de blanc vêtu, François-Xavier Tonsahoten, qui a tant de fois parlé en termes chaleureux des missionnaires à son épouse, se sent ravi d'en avoir enfin un dans son village. Il est permis de penser qu'il a pris part à la construction de la chapelle. Ne se trouve-t-elle pas sous la garde de son patron, le grand apôtre des missions, celui que Monseigneur François de Laval devait bientôt nommer « protecteur du Nouveau Monde ⁴⁰ » ?

Si le P. Bruyas a joui alors d'un moment de répit, il a peut-être pensé aux paroles d'un de ses confrères, le P. Claude Dablon, en pareilles circonstances, douze années plus tôt à la Mission Saint-Jean-Baptiste des Onnontagués. Il disait que dans la construction de sa chapelle pour tout marbre et pour tous métaux précieux, on n'avait employé que de l'écorce, et que le chemin du ciel était aussi bien ouvert sous ces écorces que sous les voûtes d'or et d'argent ⁴¹...

Mi-figue, mi-raisin, le P. Claude Chauchetière signale que les curieux affluaient mais qu'il n'y eut que Gandiakteua qui

37. Q. *Ibidem*, p. 14; Th. LI, p. 224.

38. Th. LXI, 1679, p. 194 et 195.

39. Q. 1668, p. 13; Th. LI, p. 221.

40. Q. *Ibidem*, p. 8; Th. LII, p. 150.

41. Q. 1656, p. 20; Th. XLII, p. 124.

prit en affection le Père ⁴². Elle n'osa pas, cependant, le visiter aussi souvent qu'elle l'aurait souhaité. Les fraises et les mûres poussaient dru aux abords d'Onneiout et, comme les autres femmes, elle devait les cueillir et les faire sécher au soleil ⁴³. On aimait la sagamité, c'est-à-dire « du potage fait avec des pois, du riz, ou du bled d'Inde, assaisonné de viande ou de poisson ⁴⁴. » Quand venaient à manquer les assaisonnements ordinaires, ces petits fruits sauvages les remplaçaient assez avantageusement. La pêche aussi, et les travaux de ménage auxquels l'astreignait la maîtresse de sa cabane lui laissèrent peu de loisirs. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était d'écouter l'enseignement public du missionnaire et tâcher le mieux possible de comprendre ⁴⁵.

Au lieu de présenter Gandiakteua au jésuite, son mari exigea simplement qu'elle en eût soin et il s'en alla chasser. Il avait disparu en bas de la colline que dominait le village, et elle entendait résonner à ses oreilles sa dernière recommandation : « Apprends du Père les prières que les chrétiens disent tous les jours ⁴⁶ ! » Peu après, selon la *Relation* de 1673-1674, il partit pour la guerre et emmena avec lui sa femme ⁴⁷. Peut-être des guerriers de la nation des Loups, qui avaient scalpé une Iroquoise pendant le bref séjour du P. Bruyas à Gandaouagué, rôdaient-ils dans les environs. Ou plus probablement des Andastes venus du sud. L'expédition ne dura guère pour Gandiakteua, puisque bientôt après leur départ, Tonsohaten la renvoya à Onneiout ⁴⁸. Le missionnaire n'avait même pas vécu une semaine parmi eux.

C'est alors qu'elle rencontra le P. Bruyas et s'entretint de Dieu avec lui. En revenant un jour de la pêche, elle avait causé avec ses compagnes du religieux et de son travail chez les Indiens. Plus que jamais, elle désira lui parler, et une de ses

42. Claude CHAUCHETIÈRE, S. J., *La vie de Catherine Tekagöüita*, p. 84.

43. Th. LI, p. 120.

44. Pierre-Joseph-Marie CHAUMONOT, S. J., *Vie écrite par lui-même par ordre de son Supérieur, l'an 1688*, Nouvelle York, Isle de Manate, A la Presse Cramoisy de Jean-Marie Shea, 1888, p. 65.

45. Claude CHAUCHETIÈRE, S. J., *La vie de Catherine Tekagöüita*, p. 84.

46. IDEM, *ibidem*.

47. Th. LXI, 1679, p. 196.

48. Q. 1668, p. 13; Th. LI, p. 221 et LXI, 1679, p. 196: François renvoie sa femme au village.

amies se rendit avec elle à la chapelle. Était-ce Félicité, « qui avait puisé à Québec chez les Ursulines, où elle a demeuré quelques années, une teinture si solide et de si bons principes de piété, qu'elle a su prendre, par sa vertu, et conserver un certain ascendant sur tous les autres chrétiens », même sur les hommes, qui l'écoutaient volontiers ⁴⁹ ? Quoi qu'il en soit, cette personne charitable enseigna le missionnaire sur l'état d'âme de Gandiakteua ⁵⁰. Il vit celle-ci prier et « connut à son visage plein de pudeur qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans cette jeune femme; il en prit occasion de lui parler en particulier et de l'encourager à bien faire ⁵¹ ». Les résultats de cette première entrevue ne se firent pas attendre. Le Père pria Gandiakteua de lui enseigner l'onneiout et elle, à son tour, le pria de lui enseigner la religion de « ceux-qui-font-le-signes-de-la-croix ⁵² ».

Le besoin de nourriture força souvent l'interprète Bocquet à s'éloigner en forêt à la poursuite du gibier. Le jésuite, isolé dans les limites de son modeste vocabulaire huron nouvellement acquis, se serait trouvé en mauvaise passe sans le secours de son professeur. Alors qu'il lisait ses prières ou ses leçons de catéchisme dans un manuscrit huron, comme Gandiakteua savait fort bien cette langue, elle lui tournait en onneiout ce qu'elle entendait. En outre, elle lui servait souvent ce que son mari, bon chasseur, lui avait apporté, quand Bocquet ne rentrait pas assez tôt ⁵³.

Par l'enseignement des vérités de la foi à sa préceptrice, le P. Bruyas lui rendait ses bontés. Douée d'un esprit clair et pénétrant, aidée de son intuition féminine très sûre, maintes et maintes fois elle saisissait à demi-mot ce qu'il disait et même ce qu'il n'arrivait pas à exprimer clairement. Dans une de ses lettres, le missionnaire écrivait: « Je ne dis rien du mépris qu'il faut Endurer, des railleries fréquentes auxquelles on s'Expose quand on parle mal, de la peine et du dégoût qu'apporte l'Estude dune langue tres difficile, sur tout a des per-

49. Th. LVIII, 1673-1674, p. 198.

50. Claude CHAUCHETIÈRE, S. J., *La vie de Catherine Tegakoïila*, p. 85.

51. Th. LXI, 1679, p. 196.

52. Q. 1668, p. 26; Th. LII, p. 22.

53. Claude CHAUCHETIÈRE, S. J., *La vie de Catherine Tegakoïila*, p. 85 et 86.

sonnes avancées en aage ⁵⁴. » Qu'aurait-il dit si Gandiakteua n'avait pas été là pour l'aider charitablement ?

Sa bonté prévenante à l'égard du jésuite reçut une belle récompense dans la conversion — la première de la bourgade — de sa « tante ⁵⁵ ». Celle-ci souffrait « d'une oppression de poitrine et d'une fièvre continuë », sans doute la phtisie ⁵⁶. Cette malheureuse, âgée de cinquante ans, sentait venir la fin. Gandiakteua, avant même d'être chrétienne, était un véritable apôtre laïque. Elle parla à la malade de la prière que le missionnaire enseignait chaque jour. Cette dernière voulut aussitôt le voir.

Le P. Bruyas la visita huit jours après l'ouverture de la chapelle. « Je trouvay, dit-il, un cadavre animé plutôt qu'une femme vivante. » Il l'entretint du bonheur que les fidèles goûteraient dans l'autre vie pour lui ouvrir l'esprit aux autres mystères de la foi. Gandiakteua traduisait en onneiout toutes ses paroles à la grande joie de la mourante. Bientôt celle-ci fit un acte de foi à tout ce qu'enseignait la robe noire, et demanda avec instances le baptême. Gandiakteua, qui veillait affectueusement sur elle, transmit au Père sa requête. Volontiers il accéda à son désir. La néophyte, qui avait pris le nom d'Agathe, traîna jusqu'à la fête des Morts ⁵⁷. « Elle avait, écrit-il, une affection tres-fervente et tres-sincere pour la priere. » Un peu avant qu'elle expire, le prêtre lui aide à faire les actes des agonisants. Quand elle ne peut plus parler qu'avec difficulté, elle s'exprime par des gestes. Le jésuite lui montre son crucifix et lui dit pour la dernière fois :

— Agathe, voila celui qui est mort pour toy. Ne l'aimes-tu pas ?

— Oüy, je l'aime. Jamais plus de péché ! Je croy en luy ; il n'est pas menteur comme nous !

Quand la parole lui manque totalement et l'usage de ses mains, elle fait signe au Père, des yeux et de la bouche, d'appro-

54. Th. LI, p. 136.

55. Q. 1668, p. 13 et 14; Th. LI, p. 220 et 224: il s'agit dans cette Relation d'une « mère » et de sa « fille ». Th. LI, p. 140: dans cette lettre du même missionnaire (P. Bruyas) qui a écrit le chapitre III de la Relation précédente, il est question d'une « tante » et d'une « nièce ». Le P. Chauchetière dans sa *vie de Catherine Tegakouïta* (p. 86) parle d'une « des tentes (*sic*) de Ganneaktena ». Ce qui paraît signifier la brave Iroquoise qui l'avait adoptée.

56. Q. 1668, p. 13; Th. p. 220.

57. Th. LI, p. 132.

cher son crucifix. Il se hâte de le porter à ses lèvres et elle le baise avec grande dévotion. Le missionnaire avoue :

I'eus bien de la peine de ne pas donner quelques larmes à un spectacle si nouveau, d'une personne élevée dans l'idolatrie, et instruite depuis si peu... C'est donc ainsi que cette pauvre Iroquoise est morte entre les bras de IESUS mourant, et c'est ainsi que Dieu détrempe les degouts et les ennuis qui sont inseparables de la fonction ou ie suis employé, et qu'il adoucit les amertumes de ma solitude ⁵⁸.

C'est par Gandiakteua que cette consolation lui est donnée.

Dieu nous mesure la joie ici-bas pour nous préparer à la peine et la peine pour nous préparer à la joie. Le P. Bruyas, sorti depuis deux années de la France raffinée de Louis le Grand, devait sous peu porter la plus rude croix de sa vie, avec seule, Gandiakteua pour l'adoucir un peu ⁵⁹.

Des Onneiouts avaient fait captives quatre femmes andastes ⁶⁰. Une joie féroce s'empara des habitants. La clameur grandissante les surexcita. D'avance ils savouraient le plaisir inhumain de faire passer par les verges ces pauvres infortunées. A leur arrivée, en effet, elles devaient courir entre deux rangées de gens armés de pierres et de bâtons. Ils donneraient sur elles comme s'ils voulaient les assommer, tout en prenant garde de ne pas mettre leur vie en danger ⁶¹.

Il ne faut pas une moindre vertu, commente le missionnaire, pour s'abstenir de se trouver à ces ceremonies, qu'il en eust fallu autre fois pour ne pas regarder les Entrées triomphantes que faisoient les Romains dans leur ville après quelque celebre victoire... ⁶².

Gandiakteua s'inquiéta. Elle s'informa auprès du prêtre s'il n'y avait pas de mal à assister à cette sanglante réception. Elle était résolue de ne pas sortir de chez elle. Par la vue de ce spectacle d'horreur, ne déplairait-elle pas à Dieu ⁶³ ? Nous ne connaissons pas sa réponse.

58. Q. 1668, p. 14; Th. LI, p. 222 et 224.

59. Q. 1668, p. 15; Th. LI, p. 230 et Claude CHAUCHETIÈRE, S. J., dans *La vie de Catherine Tegakouïta*, p. 87.

60. Q. 1668, p. 15; Th. LI, p. 230.

61. F.-X. DE CHARLEVOIX, S. J., *Histoire de la Nouvelle-France*, t. III. (Dans la *Seizième lettre du Journal d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique Septentrionale*; adressé à Madame la Duchesse Des Lesdiguières.) Chez Pierre-François Giffart, Paris, 1744, p. 243 et 244.

62. Q. 1668, p. 16; Th. LI, p. 232.

63. Q. 1668, p. 15; Th. LI, p. 232.

Le P. Bruyas voulut être présent au supplice du feu qu'on fit subir aux prisonnières. Il fut atterré quand il constata que personne à Onneiout ne comprenait leur langue. Il avait espéré les instruire et les baptiser avant leur exécution:

I'ai fait ce que j'ay pû auprès d'elles, dit-il, mais il m'a esté impossible d'en tirer aucune raison... O que ce m'estoit là une rude et pesante Croix, de voir ces pauvres victimes ietter sur moy du milieu de leurs flammes, des œillades tendres et suppliantes comme pour me demander quelque soulagement, et ne leur en pouvoir donner, ny pour les peines qu'elles souffroient alors, ny pour celles où elles alloient tomber.

Avec l'âpre odeur de la chair brûlée plein les narines et avec le cœur très angoissé, le Père ne dut pas bien dormir cette nuit-là. Le lendemain, Gandiakteua vint l'interroger: elle voulait savoir s'il lui était défendu d'aller voir ces exécutions.

Non, lui fut-il répondu, à condition de s'y trouver « sans aucun mouvement de hayne ou de vengeance, et sans prendre plaisir à la disgrâce de ces misérables. »

« Je n'ay pas osé, fit-elle, y aller dans la crainte de déplaire à Dieu. »

De la part d'une païenne, une conscience aussi délicate, une telle générosité à prier Dieu en face des libertins n'ont pas peu encouragé le missionnaire. « Si elle continuë comme elle a commencé, ajoute-t-il, j'espère qu'elle sera un jour l'appuy de cette Eglise naissante ⁶⁴. » Il ne s'imaginait pas alors qu'elle quitterait Onneiout avant la fin de l'année...

Gandiakteua éveillait toujours beaucoup de sympathie autour d'elle. Elle était sans doute ~~très~~ belle, ~~mais~~ sa beauté ^{7 et} s'alliait heureusement à une rare perfection spirituelle. « Jamais elle n'a violé la foy conjugale à son mari. On l'a souvent sollicitée, et mesme on luy a ietté des sorts pour la priver des fruits du Mariage, mais ny la stérilité, ny toutes les menaces qu'on a pû luy faire, n'ont esté capables de l'ébranler tant soit peu de garder la chasteté conjugale ⁶⁵. » Le P. Jean Daniélou, dans un de ses livres, parle des saints païens de l'Ancien Testament. Comme le centurion Corneille des *Actes des Apôtres*, nous avons,

64. Q. 1668, p. 16; Th. LI, p. 232.

65. Q. 1668, p. 14; Th. LI, p. 224 et 140.

bien sûr, en Gandiakteua à cette époque de sa vie, une sainte païenne!

Chaque jour, à la modeste chapelle de Saint-François-Xavier, elle adorait Notre-Seigneur dans le Très Saint Sacrement. Elle apprit facilement les mystères de la foi ⁶⁶. Tels les serpents à sonnettes des terres iroquoises, la jalousie et la malveillance commençaient de siffler à son passage comme elles le feraient de nouveau en 1676 pour la vénérable Kateri Tekakwitha. De plus en plus, dans toutes les cabanes, les voix sibilantes de la colère, surtout celles des siens, la harcelaient.

Elle eust à souffrir une grande persecution, affirment les Relations des Jésuites, de la part de ses parens, et meme de toute la Bourgade, qui est la moins portée à la Foy de toutes les Nations Iroquoises ⁶⁷.

Les malins prétendaient que la religion des robes noires hâterait sa mort. Cette « prière » n'avait-elle pas déjà perdu des Indiens sans nombre? Pourquoi, d'ailleurs, Gandiakteua serait-elle épargnée plus que les autres?

Quand ie verray, répondit-elle, que ceux qui ne croient pas ne meurent point, i'écouteray vos remonstrances; à moins que cela vous ne gagnerez rien sur mon esprit ⁶⁸.

Est-ce pendant une visite au Saint-Sacrement qu'une pensée naguère entretenue surgit de nouveau en elle? Avec toutes ces difficultés et cette débauche autour d'elle, comment arriverait-elle à se sauver? Peut-être parmi les Français qui habitaient vers le nord, parviendrait-elle à pratiquer en paix la religion chrétienne? A tout prix, elle devait se dégager. Elle recommanda à la Divine Providence le succès du projet qui s'élaborait dans son cœur ⁶⁹.

Tonsahoten, à son retour de la chasse ⁷⁰ ou de la guerre ⁷¹, se réjouit de ce que sa femme savait ses prières et connaissait bien les mystères de la foi. A quelques jours de là, elle suggéra à sa mère, à son beau-père et à des voisins qu'ils pourraient tous aller vivre chez les Français où il leur serait plus facile

66. Th. LXI, 1679, p. 196.

67. Q. 1668, p. 26; Th. LII, p. 22.

68. IDEM, *ibidem*.

69. Th. LXI, 1679, p. 196.

70. Claude CHAUCHETIÈRE, S. J., *La vie de Catherine Tegakouita*, p. 87.

71. Th. LXI, 1679, p. 198.

de vivre en bons chrétiens ⁷². Avec tact, elle en parla à son mari. Ne serait-ce pas elle qui lui proposa d'aller se faire guérir à Montréal du mal de jambe dont il souffrait depuis longtemps ⁷³ ?

Le P. Chauchetière prétend qu'il ne partit pas avant le discours de Bocquet à une réunion des anciens du peuple, où ce dernier leur parla de son prochain retour à Québec. Les anciens, gentiment, offrirent à l'interprète de lui donner des compagnons pour lui faciliter le voyage jusqu'à Montréal ⁷⁴. Un des volontaires, toujours d'après la même source, se nommait François-Xavier Tonsahoten.

Quoi qu'il en soit, comme elle l'avoua au P. Bruyas, Gandiak-teua n'avait, cette fois-là, guère pensé le suivre. La veille de son départ, voici que Tonsahoten l'avertit qu'elle devait s'en aller avec lui. Le lendemain matin, en même temps que son mari, sa mère, son beau-père et deux ou trois connaissances, elle fait ses adieux à Onneiout ⁷⁵.

Comme ils avançaient à pied dans la forêt vierge, ou qu'ils descendaient en canot les grandes rivières ou qu'ils traversaient la solitude des lacs, chaque jour, Gandiak-teua récitait avec fidélité les prières récemment apprises ⁷⁶. Les étapes succédaient aux étapes. Dans le ciel mélancolique d'automne, les canards voiliers, immenses V, piquaient en sens inverse sur les tropiques. L'eau des fleuves gela et quand le peloton des Indiens parvenait enfin à la rive sud du Saint-Laurent, près du fort de Montréal, il a pu traverser sur les glaces ⁷⁷. Charles Bocquet et son escorte s'étaient sans doute attardés à la chasse. Tonsahoten et les siens, s'ils ont quitté leur pays avec lui, se seraient séparés d'eux le long du parcours. Ils avaient, en effet, d'autres préoccupations.

Tonsahoten pensait évidemment à être soulagé de la plaie à sa jambe. Sa première visite fut à l'Hôtel-Dieu Saint-Joseph, fondé par Jérôme le Royer de la Dauversière pour la conversion des Indiens. Les Sœurs se trouvaient à cette époque établies

72. IDEM, *ibidem*.

73. IDEM.

74. Claude CHAUCHETIÈRE, S. J., *La Vie de Catherine Tegakouïta*, p. 88.

75. IDEM, p. 89: « ... nos voyageurs... étoient au nombre de sept personnes... »

76. IDEM et Th. LXIII, *Mission du Sault*, 1667-1686, p. 150.

77. IDEM.

sur le terrain que forme aujourd'hui l'angle des rues Saint-Paul et Saint-Sulpice. Dans l'enceinte des murs extérieurs de l'hôpital, une église en bois, longue de cinquante-cinq pieds, dressait son élégant clocher riche de deux cloches. Elle servait aux patients et aussi à tous les paroissiens de Montréal. On pouvait y vénérer une quarantaine de reliques, entre autres, de saint Denis, de sainte Clotilde, de saint Remi et de saint Benoît — cadeau du Gouverneur de la Nouvelle-France, Louis d'Ailleboust⁷⁸. Gandiakteua s'émerveilla de tout. Les Montréalais, de leur côté, ne s'émerveillaient-ils pas de la dévotion de ces Iroquois, que le marquis de Tracy, il y avait à peine une année, avait dû si énergiquement mettre à la raison ?

(A suivre.)

Henri BÉCHARD, S. J.

78. Olivier MAURAUULT, P. S. S., *La Paroisse, Histoire de l'Église Notre-Dame de Montréal*, 2^e édition, Thérien Frères, Montréal, 1957, p. 7.

Lettre du Brésil

Recife (Pernambuco), Brésil
le 29 décembre 1959

BIEN CHERS PARENTS ET AMIS,

Hier soir, à mon retour d'une tournée de dix-sept jours de ministère, j'ai trouvé quelques bonnes lettres venant du Canada. Elles m'ont fait grand bien. J'arrivais fatigué et je me trouvais le seul Canadien à la maison: tous les autres étaient dispersés ici et là pour raison de ministère ou d'études.

C'est à Beberibe qu'au début de décembre je prêchais ma première retraite paroissiale. Imaginez: une paroisse de 40,000 âmes. Tout ce dont je me souviens de ces huit jours c'est que, de 5 heures du matin à dix heures du soir, je passais de la chaire au confessionnal. Il y eut une belle assistance: église toujours bondée et de nombreux retours à Dieu.

Le 11 décembre, j'entreprenais un voyage de deux jours en autobus pour me rendre au fond de la province de Paraiba. Autobus surchargé: plus de vingt personnes debout, dans l'allée, durant tout le voyage. Moi-même, j'ai fait une bonne partie du trajet debout, tassé au milieu des autres, dans cette chaleur et cette poussière. En cours de route, j'eus l'occasion, pendant plusieurs heures, d'enseigner le catéchisme à ceux qui m'entouraient. Plusieurs des voyageurs me posaient des questions; tous semblent friands d'entendre parler de Notre-Seigneur, de Son Évangile.

Cette région que nous traversons offre un spectacle de désolation: tout est sec comme dans un désert. Depuis trois ans, à peine quelques pouces de pluie. Il fait une chaleur torride. L'autobus lève un affreux nuage de poussière qui pénètre dans le véhicule dès qu'il arrête ou modère. Partout des mendiants qui tendent la main; j'avais le cœur gros de ne pouvoir les remplir toutes ces mains.

Parti de Recife le 11 au matin, j'arrivais à destination le 12 au soir, à six heures. Le curé m'a montré mon appartement: un hamac tendu dans la sacristie de l'église paroissiale. Puis, il m'a dirigé vers le confessionnal; c'était samedi soir et

un grand nombre de personnes attendaient dans l'espoir de se mettre en règle avec le bon Dieu.

J'étais fatigué, ahuri, sale de poussière et de transpiration. J'ai pris une douche en ménageant l'eau, car dans ce désert l'eau est aussi rare et précieuse que l'argent. Ensuite, au confessionnal jusqu'à dix heures et demie. Même à cette heure tardive de longues files de pénitents attendaient leur tour. A regret, j'ai dû leur demander de revenir le lendemain matin car j'étais rendu au bout de mes forces, étourdi, j'avais la gorge en feu.

Je me suis étendu dans mon hamac, cherchant la façon confortable pour dormir. Cinq heures du matin est arrivé et je ne l'avais pas encore trouvée!

En ce dimanche, j'ai célébré deux messes avec sermon au peuple. Église remplie à pleine capacité. Tous les assistants étaient attentifs, pieux; pendant les sermons, tous les yeux étaient fixés sur moi et écoutaient avec grand intérêt; leur soif de l'Évangile est évidente. Dans le courant de l'après-midi, j'ai conféré le baptême à plusieurs douzaines de petits et moins petits enfants. Puis, ce fut la retraite des Religieuses. Tous les soirs, je confessais à l'église.

Pendant mon séjour dans cette ville de Cajazairas j'ai aussi visité l'hôpital où j'ai confessé presque tout le monde. Il y avait là de tout: enfants brûlés, hommes poignardés, accidentés de la route, etc. L'une des patientes était une fillette de douze ans; elle était affreusement brûlée. Le médecin de son village avait dit aux parents qu'il ne valait pas la peine de la conduire à l'hôpital, car elle était finie. Le jour même de mon arrivée je faisais la visite de l'hôpital et la religieuse m'avertit que cette enfant était dans un état grave, qu'elle ne s'était jamais confessée, n'avait jamais communiqué. Je lui ai parlé très bas de Jésus, de Marie; lui ai fait faire une confession en autant que son état le permettait. Ensuite, je lui ai administré le sacrement de l'Extrême-Onction. En la quittant j'ai recommandé aux parents éplorés de prier la très sainte Vierge. Le soir même je la trouvais souriante et sans fièvre. Quelques jours plus tard, elle se levait de son lit, mangeait avec appétit et dormait sans calmants. Même les médecins ont reconnu que la sainte Vierge avait une grande part dans cette guérison. Toute la popu-

lation de la ville fut mise au courant. Quant à moi, je rends grâces au bon Dieu d'avoir si bellement secondé mon ministère sacerdotal.

Le 23 décembre, je me levais à deux heures du matin car à trois heures je partais pour la ville de Misericordia où j'arrivais à six heures et demie du soir pour le « terrible ministère de Noël ».

Je dis « terrible ministère de Noël », parce que ce sont deux journées entières sans dormir et sans repos. Le matin du 24, j'ai visité les plus pauvres familles pour leur souhaiter un joyeux Noël et les inviter à la messe de minuit. « Comme Notre-Seigneur a d'abord appelé près de Lui les pauvres, ainsi je viens, en Son nom, vous inviter aussi. » Ces gens qui vivent dans la misère totale étaient très fiers de cette visite, de cette bénédiction. Durant l'après-midi, j'ai confessé à l'église et à six heures je partais en jeep pour aller célébrer les trois messes de Noël en trois villages différents. Chemins affreux, chaleur terrible, sécheresse épouvantable partout. Soif! Soif toujours!

A huit heures du soir, j'arrivais au premier village. Après avoir salué les dignitaires, je me suis rendu au confessionnal. Les gens venaient de partout et de loin pour la messe de Noël. Ils y tiennent plus qu'à la vie et ils étaient tellement heureux d'apprendre qu'un prêtre était à leur disposition. J'ai confessé jusqu'à onze heures et demie. A minuit je disais ma première messe. Les assistants occupaient toutes les places disponibles dans l'église et ont entendu la messe dans un profond recueillement. Plusieurs ont continué de prier durant une heure après la messe.

A une heure et demie du matin je partais pour l'autre village afin d'y célébrer ma deuxième messe. Le curé qui n'a pas de vicaire doit desservir six villages à part le sien. J'y arrivai à deux heures et quart. Le peuple m'attendait: église comble et plus de 400 personnes massées en dehors, car l'église est maintenant trop petite. Messe, sermon, puis départ pour mon troisième village.

J'y arrivai à trois heures quarante-cinq du matin. J'ai confessé jusqu'à quatre heures et demie, puis j'ai célébré la messe et répété mon sermon. A cinq heures et demie je suis allé prendre un peu de repos dans un hamac et à sept heures

trente je revenais à l'église pour y faire les obsèques d'une vieille, décédée pendant la nuit, quelques heures avant mon arrivée. J'ai été peiné d'arriver trop tard pour lui administrer les derniers sacrements. J'ai récité les prières devant le cadavre à l'église et j'ai fait une petite oraison funèbre à tous les parents et amis rassemblés autour du cercueil. La foule suivit ensuite le cadavre au son du glas.

Le cortège avait à peine passé la porte de l'église que je commençais à baptiser les nombreux petits enfants que leurs parents m'ont présentés. Puis, ce fut la bénédiction de deux mariages. Pendant que les fiancés entraient à l'église, le bedeau sonnait toujours le glas, ému sans doute par la mort de la vieille. Délicatement, je lui ai suggéré de sonner quelques airs plus gais pour nos fiancés!

J'en étais au beau milieu de la bénédiction nuptiale quand je vois mes gens qui rentrent dans l'église avec le même cercueil que tout à l'heure. Je me suis demandé si les parents de la défunte venaient demander d'autres prières. Mais non! Ici, nous sommes dans une région aride et très pauvre. Comme il n'y a qu'un cercueil, celui-ci sert pour tout le monde. Voilà pourquoi il faut descendre le cadavre dans la terre et ramener le cercueil à l'église. Je vous assure que par ici il n'y a pas de vanité et que la mort prend tout son sens.

Sur le chemin du retour on me demande d'arrêter dans la petite ville de Patos où de nombreux chrétiens réclament le ministère d'un prêtre. Et je recommence: messes, sermons, confessions, dix-sept baptêmes. C'est ainsi que le 28 au soir j'arrivais à Recife couvert de poussière, brisé de fatigue. A mon arrivée j'ai trouvé les lettres dont je vous parlais au début et qui m'ont tellement réjoui le cœur. Je vous en remercie sincèrement. Elle est belle ma vie de missionnaire et je l'aime; c'est le travail acharné dans la pauvreté, la soif, la fatigue, le manque de sommeil et de nourriture, et surtout, dans la solitude et l'isolement. Peu importe. Si nous pouvions être de dignes et fidèles serviteurs! Il faudrait pouvoir donner Dieu aux âmes, à toutes les âmes.

Priez bien pour nous s'il vous plaît. Nous avons besoin d'aide. Si vous saviez combien il est pénible de vivre au milieu de toutes ces misères sans pouvoir les soulager. Si le bon Dieu

vous inspire de nous aider, de faire votre part pour conserver l'Amérique latine à l'Église, c'est bien simple: adressez à *Procure des Missions*, 762 ouest, rue Sherbrooke, Montréal; ils reçoivent n'importe quoi, dans n'importe quelle enveloppe et sous n'importe quelle forme et toujours avec un beau sourire. Donc, pas de gêne!

Mes prières vous accompagnent et je demeure votre délégué et votre missionnaire reconnaissant,

Arthur GRANDMONT, S. J.

Ici et là dans le monde

Extrême-Orient

Une maison de retraite. — Notre livraison de juin mentionnait l'inauguration à Changhua d'une maison de retraite et d'un noviciat; l'un et l'autre compris en un solide édifice de cinq étages sis sur une élévation en bordure de la route nationale, à un mille de la ville. Un Jésuite canadien, le Père Henri Plamondon, de Taipei, en a dressé les plans et devis. Il est aussi maintenant de connaissance publique que la plus imposante construction catholique de l'heure à Taiwan est l'œuvre d'un insigne bienfaiteur canadien: Monsieur J.-A. Gagnon, frère du Père Auguste Gagnon, de Kuanhsi. Cet exemple de très belle collaboration missionnaire permet à la jeune province d'Extrême-Orient de la Compagnie de Jésus de poser un jalon d'importance dans le développement de son œuvre apostolique à Taiwan.

S'il convient d'accorder aujourd'hui la manchette à Changhua, nous n'oublions pas pour autant que les églises de Shih-kuang-tse et de Kuanhsi ont aussi chacune leur bienfaiteur insigne. Que ce soit d'ailleurs au Kuanhsi, à Taipei ou à Su-Ao, nos missionnaires avec tout leur zèle aient été impuissants à créer ces chrétientés florissantes et remplir leur mission de propagateurs de la vraie foi sans la multiplicité et la générosité de milliers de donateurs. Le Seigneur est témoin de ce merveilleux courant de charité qui nous unit tous à lui dans l'accomplissement de son commandement et chacun recevra au prorata de son mérite la récompense promise: une mesure généreuse, débordante, centuplée.

L'un des ministères apostoliques les plus chers à la Compagnie de Jésus a toujours été sans contredit celui des retraites fermées suivant la méthode des exercices spirituels légués par le fondateur. A leur arrivée à Taiwan les Jésuites ne tardèrent pas à s'orienter de ce côté. De nombreuses retraites fermées furent bientôt organisées au meilleur des circonstances. En dépit de la pauvreté des moyens alors disponibles — locaux et environnements le plus souvent défavorables au recueillement — les résultats obtenus, la popularité croissante auprès de la jeunesse et des néophytes, prouvèrent qu'ici comme ailleurs la pratique des exercices spirituels serait un instrument de première valeur dans la formation d'une élite catholique et l'épanouissement d'une vie chrétienne vigoureuse au sein de l'Église de Formose.

L'ouverture de la maison de retraite de Changhua semble donc providentielle, au moment où le travail de conquête auprès des non-catholiques se double d'un besoin urgent d'approfondissement de la vie chrétienne chez les néophytes. Tout ici favorise le plein rendement spirituel des jours

passés en tête-à-tête avec le Seigneur. Solitude et paix s'allient au panorama magnifique de la plaine verdoyante qui s'étend jusqu'à la mer. Une quarantaine de chambres propres où le retraitant peut méditer à loisir les vérités de notre foi mises à sa portée par le prédicateur de la retraite. L'explication des points de méditation et périodes de réflexion s'accompagnent chaque jour de l'exercice du chemin de la croix et de la récitation du chapelet. Brève halte au milieu de l'accaparement et des difficultés de la vie quotidienne, mais combien enrichissante, décisive pour certains. Chacun repart en pleine lumière, le cœur allégé et réchauffé, la volonté fortifiée, par les longs moments de réflexion et de prière. Les conversions foudroyantes restent le fait d'une minorité de privilégiés, pour la majorité la grâce préfère les lentes et patientes fructifications.

Un mois avant l'inauguration officielle 14 étudiants universitaires ouvraient du 2 au 6 avril l'ère des retraites à Changhua. Puissent-ils devenir les 14 premiers propagandistes de la maison.

Le bouleversement politique de 1948 et l'exode des scolastiques vers les Philippines mit un terme au développement de la Compagnie de Jésus en Chine continentale. Au cours des premières années qui suivirent un nombre restreint de candidats sérieux et entreprenants réussissaient encore à franchir la frontière pour trouver refuge à Hong-Kong ou Macau, en attendant de pouvoir obtenir l'autorisation d'aller rejoindre le noviciat, reconstitué non loin de Manille. Longtemps on s'agrippa à l'espoir que l'exil serait de courte durée, espoir qui finit tout de même par s'effriter avec les années. Vint le jour où on dut se résigner à l'inéluctable et envisager la substitution du durable au temporaire, n'excluant pas toutefois la possibilité d'un imprévisible changement de la situation politico-religieuse sur le continent. C'est alors que fut décidé le transfert du noviciat sur l'île de Taiwan. L'extraordinaire mouvement de conversion en cours au sein des neuf millions et plus d'insulaires, la vitalité des nouvelles chrétientés de l'île, l'entière liberté religieuse accordée à l'Église par les gouvernants, la sympathie de plus en plus marquée à l'égard du catholicisme, autant de facteurs qui appelaient l'établissement définitif d'un noviciat de la Compagnie à Formose.

La suite de l'histoire, du moins dans ses grandes lignes, vous est connue par la lecture du *Brigand*. Voici tout de même pour rafraîchir la mémoire! Le Père Auguste Gagnon agrandit sa résidence de Kuanhsi et abrite le noviciat, qui a définitivement quitté les Philippines tout au début de 1958. Le premier novice taiwanais — Richard Wang, paroissien de Sainte-Famille de Taipei et ingénieur diplômé — se présente le 30 août 1958, suivi le 10 octobre par monsieur l'abbé Louis Ch'en et le 17 décembre par le premier aspirant frère coadjuteur. Durant ce temps recherches et tractations se poursuivent pour aboutir l'année suivante à l'acquisition en bonne et due forme d'un site idéal en bordure de la ville de Changhua, au centre de la côte occidentale, à proximité du chemin de fer et de la

route nationale. Le Père Henri Plamondon prépare les plans, le chantier est lancé. Enfin, le 21 avril dernier le Père Maître (le Père Jean-Berchmans Wang) et ses novices entrent en possession de la terre promise, après deux années de séjour à Kuanhsi. (*Le Brigand*, juillet-août 1960.)

Amérique du Nord

Les catholiques aux États-Unis. — Au 1^{er} janvier 1960, on comptait 40,871,302 catholiques aux États-Unis, ce qui représente une augmentation de 1,365,827 par rapport à l'année précédente.

Au point de vue ecclésiastique, les États-Unis se divisent en 26 archidiocèses avec 17,848,005 catholiques et 114 diocèses comptant 23,023,827 fidèles, le vicariat aux armées et le vicariat apostolique de l'Alaska étant considérés comme diocèses. Au cours de 1959, l'augmentation du nombre des catholiques est de 506,888 pour les archidiocèses et de 858,939 dans les diocèses. Huit archidiocèses comptent plus d'un million de catholiques: Chicago (2,073,616), Boston (1,625,024), New York (1,581,654), Philadelphie (1,513,269), Newark (1,402,609), Détroit (1,324,951), Los Angeles (1,297,584), San Francisco (1,030,833).

L'épiscopat compte 227 membres (trois de plus que l'année précédente), soit 5 cardinaux, 32 archevêques et 190 évêques un sixième cardinal de nationalité américaine, le cardinal Muench, réside à la curie romaine, si bien que les États-Unis comptent 6 cardinaux. Les prêtres sont au nombre de 53,796, dont 32,569 appartiennent au clergé séculier et 21,227 au clergé régulier; le nombre des prêtres diocésains a augmenté de 608 au cours de l'année dernière, tandis que celui des prêtres membres d'un institut religieux est de 499 supérieur à celui de l'année précédente. En 1959, 1,844 candidats ont reçu l'ordination sacerdotale, tandis que le clergé devait enregistrer le décès de 11 évêques et de 737 prêtres.

Les nombres des religieux frères est de 10,473, ce qui représente une augmentation de 764, et celui des religieuses de 168,527, soit une augmentation de 3,605. Le corps professoral des établissements catholiques d'éducation compte 160,527 membres à temps complet, soit: 10,890 prêtres, 802 scolastiques, 4,778 frères, 98,471 religieuses et 45,605 laïcs, le nombre de ces derniers ayant augmenté de 1,761. Il y a 96 séminaires diocésains, 429 séminaires, noviciats ou scolasticats d'instituts religieux, 265 universités ou collèges universitaires, 1,567 écoles supérieures diocésaines ou paroissiales et 475 écoles primaires privées. (C. C. C., 3 juin 1960.)

Amérique latine

La doctrine sociale catholique et la propagande communiste. — Les évêques d'Amérique latine ont adressé un appel à tous les catholiques, leur deman-

dant d'étudier à fond la doctrine sociale catholique et de mettre celle-ci en pratique. Il n'y a en effet, déclarent les membres de l'épiscopat, que cette doctrine sociale et sa mise en application qui puissent constituer une arme suffisante pour lutter efficacement contre la propagande communiste sur ce continent.

Les évêques préconisent notamment une formation intensive des prêtres, des séminaristes et des laïcs, et une large diffusion de la doctrine sociale catholique par la prédication, l'enseignement, l'organisation de semaines sociales, la presse, la radio et la télévision. Les écoles et les collèges catholiques doivent inclure l'enseignement de la doctrine sociale dans leurs programmes. Ce mouvement doit atteindre les organisations professionnelles ouvrières et agricoles. Il importe également de créer des centres de recherches sociologiques, des centres sociaux, des mouvements de jeunesse, des organisations d'employeurs, des associations professionnelles, et de mettre tout cela au service de l'application de la doctrine sociale catholique.

Les religieux et l'Amérique latine. — Les supérieurs généraux des instituts religieux masculins et féminins, accompagnés de leurs collaborateurs les plus immédiats pour le secteur latino-américain, ont tenu à Rome deux réunions distinctes, organisées par la Commission pontificale pour l'Amérique latine.

Des initiatives concrètes d'apostolat ont été envisagées. On a étudié notamment: les « équipes missionnaires nationales », une soigneuse préparation des professeurs de séminaires, l'enseignement catéchistique dominical, les écoles gratuites pour les pauvres, les écoles du soir pour les adultes, la formation sociale, l'assistance religieuse organisée des anciens élèves des collèges catholiques et l'assistance religieuse des étudiants latino-américains à l'étranger.

Au cours de leur réunion les supérieures des religieuses ont enregistré avec satisfaction le rythme de leur collaboration accrue à l'apostolat sur le continent latino-américain, où, en 2 ans, elles ont envoyé plus de 400 nouvelles religieuses et créé de nombreuses œuvres nouvelles, avec diverses initiatives en cours ou en voie de développement. Elles ont constaté que la nécessité s'impose de renforcer et d'étendre le travail de formation spirituelle de la jeunesse féminine et des femmes en général, travail pour lequel les religieuses sont particulièrement désignées, non seulement dans le cadre des écoles et des institutions, mais aussi dans les paroisses, particulièrement en ce qui concerne l'enseignement religieux. Elles ont conclu à la nécessité d'envoyer un personnel aussi nombreux que possible pour l'abondante moisson qui reste en souffrance. (C. C. C., 8 avril 1960.)

Lettre pastorale collective de l'Épiscopat canadien sur l'Amérique latine. — L'Épiscopat canadien, dans une Lettre pastorale collective publiée en mars, invite les catholiques du Canada à se préoccuper de la situation religieuse de l'Amérique latine et expose les grandes lignes du projet de coopération apostolique Canada-Amérique latine.

En présentant ce plan de coopération apostolique, la hiérarchie canadienne veut « remplir une grave obligation de charité », « répondre à l'appel angoissé » des évêques d'Amérique latine et « obtempérer aux objurgations incessantes du Saint-Siège ».

Dans une première partie, la Lettre des évêques traite des motifs de prêter secours à l'Amérique latine.

Évoquant d'abord la situation économique et sociale des peuples latins, qui sont les plus voisins de notre pays, les Évêques rappellent ensuite que « plus encore que sa condition économique et sociale, c'est la situation religieuse de l'Amérique latine qui a lieu de nous préoccuper aujourd'hui, comme elle afflige à bon droit ses pasteurs d'âmes, et comme elle inquiète justement le Saint-Siège lui-même. »

« Il se trouve, en effet, que le continent latino-américain, qui compte en ce moment quelque 167 millions de catholiques, soit environ 34 % de la population catholique du globe, n'a guère que 35,000 prêtres pour assurer les secours de la religion, soit environ 9.5 % du total des prêtres de l'univers. Et, compte tenu des distances et de la difficulté des communications dans ces vastes territoires, on estime qu'environ 40,000 centres de population y sont complètement privés de la présence du prêtre. »

Et comme l'on prévoit que « la population de l'Amérique latine atteindra vraisemblablement 600 millions d'âmes d'ici 40 ans, il faut convenir de l'impossibilité où elle est de pourvoir par ses seules forces au recrutement et à la préparation du Clergé qui lui est nécessaire pour préserver le trésor de la foi catholique et échapper à l'emprise des forces conjuguées de l'hérésie, de l'impiété et du matérialisme athée qui la menacent. »

Le Canada missionnaire a déjà beaucoup fait pour l'Amérique latine. En effet, au 1^{er} juin 1958, les effectifs missionnaires canadiens en Amérique latine comprenaient 5 évêques, 50 sociétés religieuses, 1,000 prêtres, religieux et religieuses, ainsi que des apôtres laïques. « Mais il Nous faut faire davantage encore, déclare l'Épiscopat canadien. Il nous faut multiplier ces effectifs, consolider les œuvres existantes et créer les institutions nouvelles qui s'imposent, dans le triple domaine de la formation du clergé, de l'éducation chrétienne des masses et du progrès de l'apostolat, si nous voulons aider efficacement l'Amérique latine à triompher des nombreux périls qui la menacent et à tenir, parmi les nations chrétiennes, le rôle et la mission qui conviennent à ses magnifiques traditions culturelles et religieuses. » (C. C. C., 25 mars 1960.)

Asie

Le catholicisme au Japon. — Sur une population totale de quelque 92 millions d'habitants, le Japon comptait, au 30 juin 1959, 266,262 catholiques. C'est encore bien peu, sans doute; mais si l'on songe qu'en 1949,

les catholiques n'étaient que 130,900, on constate que leur nombre a plus que doublé au cours de ces dix dernières années.

Sur les 15 circonscriptions ecclésiastiques existant au Japon, 11 ont à leur tête des prélats autochtones. Sous leurs ordres travaillent 1,583 prêtres, dont 392 japonais, alors qu'en 1949 il n'y avait que 595 prêtres, dont 181 japonais. Cela veut dire qu'en dix ans, le clergé du pays a, lui aussi, plus que doublé. Actuellement 237 grands séminaristes et 118 futurs religieux japonais se préparent au sacerdoce. — (C. C. C.).

Le Frère
Ovila Tarte
(1902-1960)

Un grand coeur



La mort du Frère Tarte a suscité chez plusieurs un vif émoi; il était si estimé, si dévoué et relativement jeune encore. Un de ses anciens supérieurs avait, cependant, prévu l'issue fatale: « Il est parti brusquement, mais le don fougueux qu'il faisait de lui-même laissait présager cette sorte de mort. »

Le Frère Tarte était né le 25 avril 1902, à Berthier, sur les limites du rang de Petit-Bois d'Autray, où le père, Régis Tarte, exploitait une modeste ferme de soixante arpents. Il avait à son foyer, sept enfants: deux filles et cinq garçons, dont deux survivent au défunt, Victor et Israël.

La famille était solide, affirme avec fierté ce dernier. Nous avons des parents superbes. La dévotion préférée de la mère était celle à la sainte Vierge.

Cette mère admirable, Marie-Louise Pagé, mourut le 15 avril 1914. Avec ce deuil s'ouvre pour Ovila une existence faite d'abnégation et du don de soi. Il doit quitter l'école pour prêter main-forte à sa sœur dans les travaux de la maison. Sous l'égide de cette dernière, il s'initie au métier de ménagère qu'il exercera à son compte, durant une dizaine d'années, après le mariage de cette même sœur. Laissé à lui-même, il se comporte envers les autres membres de la famille comme une vraie maman: cuisine, lavage, raccommodage, tout relève de lui; « Il confectionnait même à la main chemises, robes de nuit, rideaux, etc. » Dans son embarras, il recourait aux lumières d'une tante, surtout en ce qui a trait aux recettes de cuisine.

Rien ne manquera à son expérience. Le croira-t-on ? Il adopte une petite nièce, orpheline de mère, âgée de douze mois et prend soin d'elle jusqu'à ce que le veuf Henri, son frère, convole en secondes noces. Le cas était si extraordinaire qu'on crut à propos de consulter Monsieur le Curé qui ne désapprouva pas cet acte singulier de dévouement. Maître de maison, Ovila en assume la pleine responsabilité. C'est lui qui dirige la prière du soir, récitée devant une image de la sainte Famille. Durant le mois de mai, il dresse un autel à Marie pour le chapelet en famille. Pieux, il communiait souvent, malgré l'éloignement de l'église. Enfant, n'avait-il pas joué à la messe ? On conserve pieusement le calice et la patène du jeune célébrant, ainsi qu'un album dans lequel il a réuni les portraits de quelques saints et des personnages les plus remarquables de l'Église canadienne.

En 1924, Israël, l'héritier du bien paternel, se marie. Dès lors, libéré des soins de ménage, Ovila peut vaquer librement aux travaux de la ferme ; à l'occasion, il loue même ses services. L'année qui précéda son entrée en religion, il était employé par M. Marc Bonin de Lanoraie. Apparemment, il n'avait pas encore songé à la vie religieuse et voyait l'avenir tout en rose dans le monde : « J'épouserai une brave fille, je m'établirai près de l'église et, en sa compagnie, j'irai à la messe tous les matins. » Or, voici que les circonstances secondent ses vœux ; il rencontre une demoiselle de Lanoraie, dont les goûts et la situation s'harmonisent avec son idéal. Cette fille qui, disons-le en passant, frise la Sainte-Catherine, possède un « beau bien », à proximité de l'église. On élabore ensemble de magnifiques projets. Pourtant, le futur, avant de se lancer dans l'aventure matrimoniale, hésite, réfléchit, prie, fait dire des messes afin de connaître mieux la volonté de Dieu. On met tout de même les bancs à l'église. Qu'arrive-t-il ? Un oncle à lui, fin renard, lui coupe l'herbe sous le pied. Le malin était aux aguets. Il a conté fleurette à la belle. Résultat ! L'infidèle lui donne son cœur. Quelle infamie ! « Elle a laissé la croûte tendre pour en prendre une dure », remarquera ironiquement le curé Picotte, en apprenant la double trahison. Grand bien leur fasse ! Ovila, lui, se console assez vite de la mésaventure, dans laquelle il découvre le jeu de la Providence. Il fera même chanter une messe d'action de grâce et, quelque mois plus tard, conduit

par son patron, M. Bonin, ira en retraite au Sault-au-Récollet, où, un de ses parents, le F. Emile Piette, chante son bonheur d'appartenir au Seigneur.

Dans le silence et la prière, Ovila scrute le problème de sa vocation, revient à Petit-Bois d'Autray et annonce sa décision irrévocable de devenir jésuite. On le félicite. Le père avait déjà donné au garçon sa part d'héritage, 1200 dollars, capital qui s'accroissait sans cesse avec l'intérêt et les économies du possesseur. Que faire de cet argent ?

Vous n'avez pas souvent l'avantage de payer des messes, vous autres, disait-il à ses parents. Eh bien! moi, je veux qu'après mes vœux cet argent serve à faire dire ou chanter des messes aux intentions de la famille.

Tout le monde applaudit à la résolution et on passe un acte en bonne et due forme devant le notaire Lavallée, de Berthier. Les bénéficiaires de cette offrande seront la Maison Saint-Joseph et les Collèges d'Edmonton et de Saint-Boniface qui hériteront respectivement de 950, 500 et 300 dollars.

Cession faite de ses biens, Ovila entre chez les Jésuites, le 10 décembre 1926. A son père il écrit:

Je suis heureux d'être rendu au noviciat et je désire de tout mon cœur de persévérer. Je ne m'ennuie pas. Tous les matins, j'entends la messe et je communie. Je prendrai la soutane vers le 10 juin prochain. (19 décembre 1926.)

Ses connaissances de l'art culinaire le désignaient naturellement comme assistant de son concitoyen, le Frère Piette, cuisinier émérite. Tout de suite, il attire l'attention et l'on n'attend que l'occasion pour célébrer son mérite. Elle se présenta à la Saint-Alphonse 1928. On y alla donc d'un couplet à l'adresse du second:

Notre grand Frère Tarte est marmiton.

Ça se voit à son capuchon...

Il est...

Terrible quand il dit: Chauffons!

Apportez-moi donc du charbon.

Le 28 décembre de la même année, il envoie ses souhaits à la famille:

...Quand on aime véritablement quelqu'un, on lui veut du bien. Eh bien! moi, je vous aime trop pour ne pas vous souhaiter une année de bonheur qui soit une préparation à celui encore plus grand de l'éternité.

Ne croyez pas que je me désole de n'être pas au milieu de vous en ces jours de réjouissance. Sans doute, on goûte dans la famille des plaisirs bien doux, mais Dieu m'a placé dans une autre famille dont il est lui-même le Père et où tous s'appellent et se traitent entre eux comme des frères chéris.

Après le noviciat, les supérieurs jugent qu'il possède assez d'expérience et de maturité religieuse pour remplir la charge de cuisinier dans une grande maison et l'envoient au Collège d'Edmonton (1929-1937). La tâche n'est pas légère: 150 bouches à nourrir avec l'assistance d'un ou deux aides, et des vivres souvent mesurés, rationnés, car on traversait des années creuses et le procureur comptait ses sous. Qu'importe!

Bon an, mal an
Il atteint le bout de l'an.
On mange à sa faim et c'est bon!

Il en sera de même aux Collèges de Saint-Boniface (1937-1939) et de Sudbury (1939-1945). Ce maître queux dépareillé ajoutait aux recettes de « ma tante » toutes celles qui lui tombaient sous la main et les conservait soigneusement rédigées dans un cahier *ad hoc*. Aux grands jours, il réservait des surprises et discrètement entrebâillait la porte du réfectoire pour juger de l'effet de ses nouveautés sur les convives. Ses fèves de la Dollard, dont les hôteliers de Sudbury se disputaient le secret, sont restées célèbres: on en parle encore.

Une règle du cuisinier dit: « Qu'il garde la propreté sur sa personne, ses vêtements et en tout ce qui appartient à son office... »

Cette règle, notre Frère Tarte l'incarnait. Déjà, à la maison paternelle, il s'était distingué par ses qualités d'ordre et de propreté. Pour tenir une maison, il n'avait pas son pareil; Madame Israël, qui le remplaça dans son office, avoue humblement qu'elle n'a jamais pu rivaliser avec lui à Petit-Bois d'Autray: « C'était vieux mais propre. » Malheur à qui crachait par terre ou entraît avec ses bottes crottées! On ne le lui envoyait pas dire. Ces qualités il les poussera à leur perfection dans la Compagnie. Oui, dans son département, chaque chose était à sa place, rien à la traîne; poêle, table, plancher, armoires, tablettes, tout brillait, reluisait au point que les supérieurs prenaient plaisir à conduire les visiteurs dans ses quartiers. Ce

n'était pas en vain qu'il avait appris au foyer paternel des leçons d'économie domestique: il savait acheter la bonne marchandise et ses viandes, dans ses glaciers, étaient savamment débitées, classées, rien ne se perdait.

Il arrivera que la responsabilité d'une grande cuisine sera trop lourde à ses épaules, on l'enverra alors dans de petites maisons, comme à Boucherville, à Saint-Régis, à Sainte-Catherine. Dans ces endroits, si l'emploi de notre Vatel est allégé, son travail n'en sera pas diminué. Il y sera l'homme à tout faire, il réalisera à la lettre l'*ad omnia* accolé souvent au status du frère. Il prendra des initiatives: à Saint-Régis, c'est un ménage en règle qu'il entreprend, et, à Boucherville, il mettait quantité de légumes et de fruits en conserve afin de soulager un budget déjà trop chargé. Dans ces petites communautés, plus qu'ailleurs, il ménageait à ses frères des heures de détente par les mille gâteries dont il avait le secret et que lui inspirait sa charité *ad fovendam caritatem*. Un Père avait-il besoin de quelque douceur, comme d'un chocolat chaud avant le sommeil? A l'heure propice, il voyait invariablement arriver le brave infirmier avec sa bouteille thermos. Eminemment serviable, pour se rendre plus utile encore, il apprend, dans un âge avancé, à conduire l'auto et à toucher l'harmonium. Partout où il passa, il fut vivement regretté et son départ fut considéré comme une catastrophe pour la maison qui le perdait. « Quel modèle de ponctualité et de générosité, d'esprit de travail et d'inlassable dévouement » (P. Courteau) que ce Frère modèle!

Parmi toutes ces qualités où il excellait, quelle était la vertu dominante? L'amour du devoir d'état, semble-t-il, du « terrible devoir d'état », selon l'expression du pape Pie XI. « Dieu premier servi », comme pour Jeanne d'Arc était sa devise. A cette fin, dès quatre heures du matin, il était debout « pour faire mes lectures et ma méditation et préparer la messe (il servait toujours la première) dans le calme et le silence ». Il avait raison, la charge de cordon bleu est tellement absorbante, assujettissante; elle prend son homme dès le matin et ne le lâche plus; c'est toujours à recommencer. Oui, quel tyran que maître Gaster! Et quand ce sont des centaines de ses pareils qui s'acharnent après quelqu'un, devinez le supplice. Conçoivent tout ce que cet investissement suppose de résistance chez

l'assiégé, de travail tant physique que cérébral, d'imagination aussi pour contenter ces envahisseurs impitoyables? Qui résiste, tient le siège, sans livrer la place, est un héros ou un saint. Si encore notre maître-coq était secondé à souhait par ses assistants-marmitons! Mais non! Trop souvent ils sont lâches, incompetents, maladroits. Impressionnable, sensible comme il était, qu'il dût souffrir notre Frère Tarte de certaines déficiences, soit dans le service, soit dans les vivres! A ces heures, malgré l'orage qui grondait à l'intérieur et la marmite bouillonnante, prête à éclater, il se taisait, répétant sans doute le mot de bienheureux Guillaume Saultemouche: « Chair endure! Chair endure! » Un autre, en pareille occurrence, eût bondi, crié, fait des scènes. Lui, pas un mot, pas une plainte! Qu'on juge par là de sa vertu.

Le Frère Tarte n'a pas révélé toutes les pensées qui roulaient dans sa tête pour étendre le règne du Christ, tous les sentiments qui animaient son grand cœur pour la gloire de Dieu, mais, certes, il n'avait pas oublié que les frères « doivent à l'occasion s'efforcer d'exciter le prochain à s'avancer dans la vertu... conformément à leur degré ». Son zèle, il le trahissait parfois par ses paroles ou ses gestes. Ne trouva-t-il pas à son ancien supérieur, le P. Origène Grenier, parti pour Haïti, « de magnifiques bienfaiteurs » ? Il glissait dans ses lettres aux siens, une image pieuse, un feuillet avec la prière pour les agonisants, pour une bonne mort; le 26 décembre 1932, il leur écrivait:

Je vous souhaite une année remplie de bonnes œuvres, une année qu compte pour le Paradis. C'est bien là notre unique but: Travaillons avec générosité pour Dieu. Les années s'écoulent rapidement et il ne reste que ce qui est fait pour Dieu.

Il prêchait la charité par l'exemple et la parole: « La paix, l'accord, la bonne entente, il était fort là-dessus », confesse son frère Israël. Sa dernière parole, son souhait final, à l'occasion de ses visites: « Union de prières! » était devenu proverbial dans sa famille.

La journée commencée par la prière finissait de même. A sept heures, c'était le chapelet du cardinal: « On se sent fort avec le Cardinal, c'est là papa qui parle! » A neuf heures, d'autres prières: « J'ai mon catalogue et c'est commode. » La

mort le prit dans l'acte même de la prière, le 25 avril. Le P. Richart, son supérieur, à Saint-Anicet, avait remarqué son absence à la messe. Après le service, il n'eut rien de plus empressé que de retourner au logis pour savoir; il n'était pas rassuré:

Comme c'était jour de fête — sa fête —, écrit-il, je me suis mis à chanter et à parler tout haut pour attirer son attention. Avec appréhension cependant. Je n'étais pas tranquille. Aucune réaction. Aucun bruit. J'entrouvre sa chambre et... je vois mon bon, mon cher Frère Tarte, assis dans sa chaise berceuse, les bras raides étendus, l'un avec le chapelet de Saint-Michel, l'autre appuyé un peu sur son livre de méditation.

Je relève la tête penchée, croyant qu'il s'agissait d'une fatigue passagère: « Oui, Frère Tarte, vous avez bien fait de vous reposer... Aucune réponse! Je compris: « Frère Tarte, je vais vous donner l'absolution. Mon Dieu, je vous aime »...

« Son âme limpide comme un cristal et remplie du Bon Dieu » (P. Grenier) était allée jouir de la vision béatifique.

Euclide GERVAIS, S. J.

